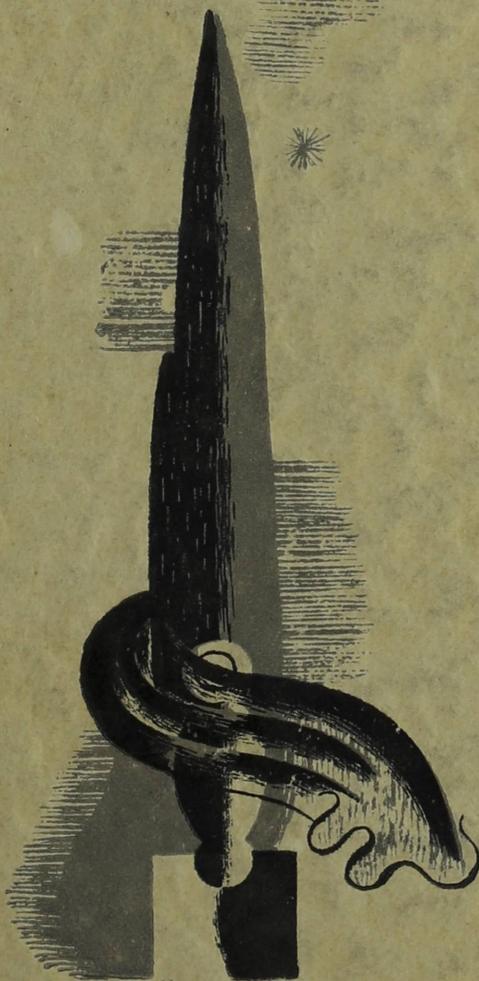


CAMILLE MELLOY

**LE MISERERE
DU TROUVÈRE**

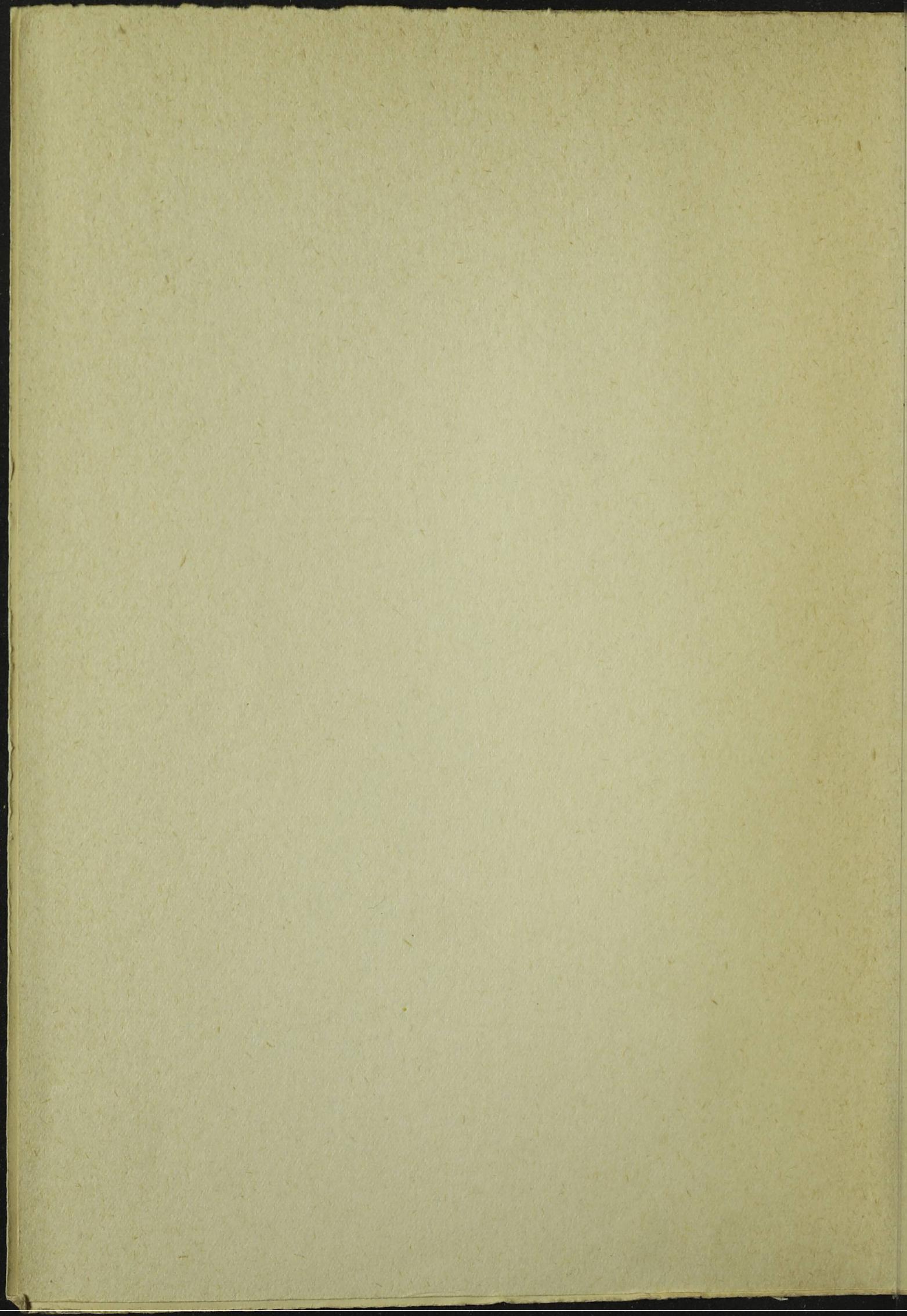


DESCLÉE, DE BROUWER & C^{ie} PARIS VII^e

ML

A

2281



à Hubert Colleye
Hommage reconnaissant
et amical
C. M. Molloy

LE MISERERE DU TROUVÈRE

DU MÊME AUTEUR

Poésie :

- Le Soleil sur le village (2^e édition) Rex, Louvain.
Le Parfum des buis (Prix spiritualiste 1930) . . . Perrin, Paris.
Retour parmi les hommes (Couronné par l'Académie française).
Perrin, Paris.
Louange des Saints populaires Vermaut, Courtrai.
Enfants de la Terre (Prix Edgar Poe) . . . Bloud et Gay, Paris.
Le Chemin de la Croix (Bois de Maurice Brocas).
Desclée de Brouwer, Paris.

Prose :

- Le beau Réveil Cattier, Tours.
L'offrande filiale Bloud et Gay, Paris.
Le livre des fêtes Rex, Louvain.
Zodiaque spirituel Desclée de Brouwer, Paris.
Contes de Noël et d'Épiphanie . . . Desclée de Brouwer, Paris.
Le petit Flouc Desclée de Brouwer, Paris.
Le Jongleur de Dieu Desclée de Brouwer, Paris.
Blacky, chien Roitelet, Bruxelles.
Voyages sans Baedeker . . . Éditions de Belgique, Bruxelles.

Traductions :

- Triptyque de Noël, de Félix Timmermans . . . Rex, Louvain.
La Harpe de saint François, de Félix Timmermans.
Bloud et Gay, Paris.
Contes à Poucette, de Styn Streuvels. Desclée de Brouwer, Paris.

CAMILLE MELLOU

LE
MISERERE
DU
TROUVÈRE

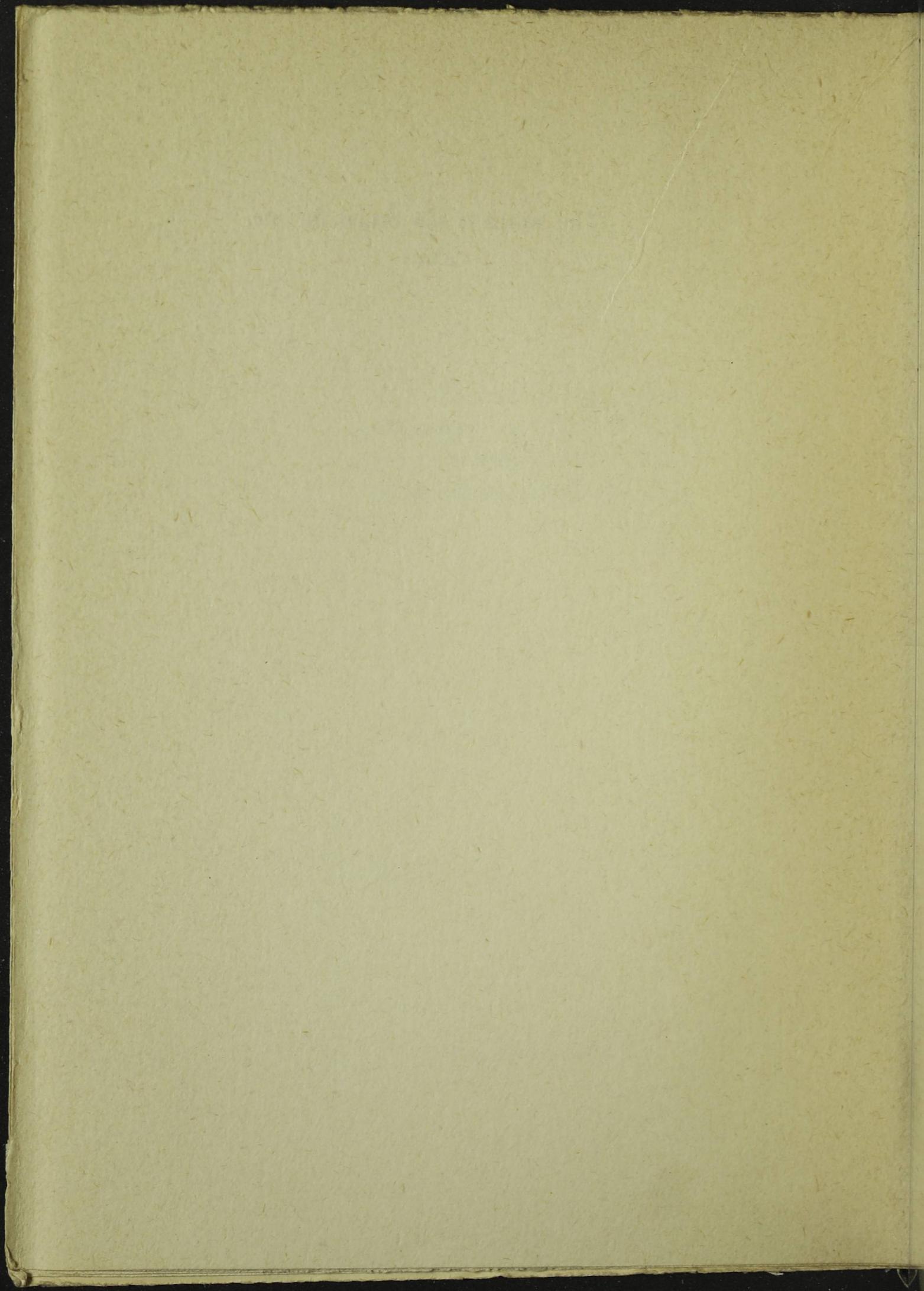
DESCLÉE DE BROUWER, PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR
PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER
EN ZONEN, NUMÉROTÉS DE 1 A 50.

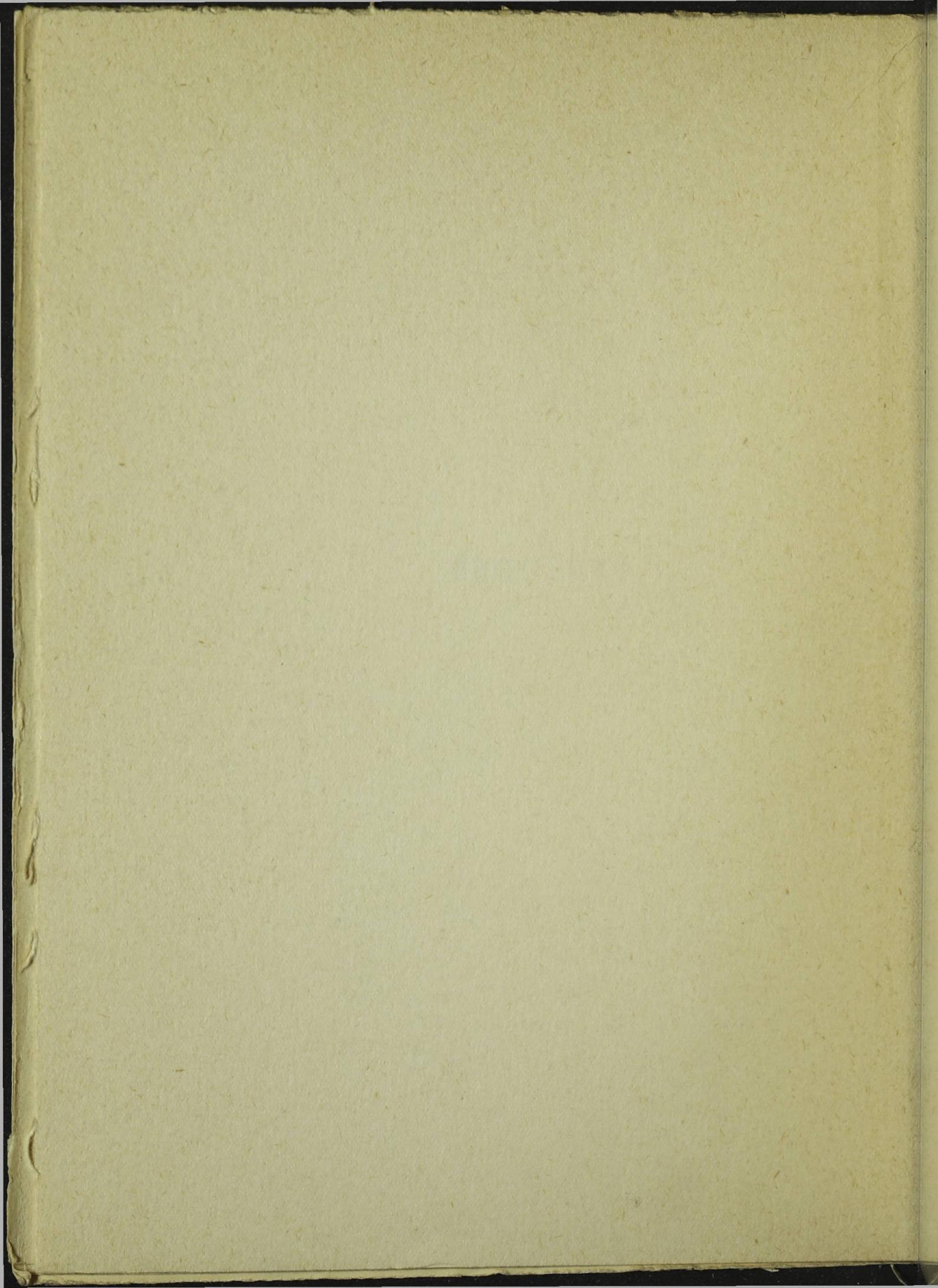
Tous droits réservés

The world is too brutal for me.

Keats



PRÉLUDES



I

A d'autres le chant exemplaire
Bien ordonné.
Assez de chansons pour leur plaisir :
J'ai tout donné.

Cassez six cordes à ma lyre
Et n'y laissez
Que la plus dure, d'où se tire
Le cri blessé.

Effacez l'arc-en-ciel trop tendre,
Un peu chromo.
Sur un fond de sang et de cendres
Ecce homo!

II

Seigneur, leur oserai-je offrir ces chants amers?
Entendront-ils encor, dans ma voix trop changée,
Une âme familière et bonne à leur pensée?

La vie — ah! ce soleil qui ronge, et cette mer! —
A fait mes yeux plus durs et mon cœur plus aride,
Et ce pli de ma bouche et, sur mon front, ces rides.

Serai-je le passant que ne reconnaît plus
Le bourg natal toujours pareil au bord du fleuve
Avec sa joie ancienne au cœur des roses neuves?

C'est vrai : j'ai dû jeter les trésors superflus,
Des embûches du temps, hélas, sauvant à peine
Un peu d'espoir, — et tout le fardeau de ma peine.

Vais-le les attrister, ou pis, les décevoir?
Quelle joie offrirai-je à qui me la demande?
Aux lieux d'où je reviens mûrit l'amère amande...

Je leur tendrai pourtant ces mains pleines de soir,
Comme une urne où la cendre est chaude sous le voile :
Car le soir porte en lui le secret des étoiles.

III

Il n'était ni roi, ni seigneur,
Ni fils d'un héros de légende.
Son sang n'en était que meilleur
Et sa soif d'amour, que plus grande.

Mais il portait la marque, au front,
Qui, dans l'ombre où leur haine rôde,
Faisait blémir comme un affront
Les sanhédrins et les Hérodes.

Il cachait sous un manteau vil
Une harpe d'or si sensible
Qu'y vibrerait, si lointain fût-il,
Le vol de toute aile invisible.

Ce gueux, roulé par le ressac
De l'universelle souffrance,
Avait d'astres plein son bissac
Et colportait de l'espérance.

Ses trésors, tels que leur éclat
L'eût fait prendre pour un archange,
On trouvait trop qu'il demandât
Un chateau de pain en échange.

Il passa conspué, honni,
Cogné par d'obscures tempêtes,
Mais gardant son cœur infini
Chaud sous la cendre des défaites.

Or on dit qu'un soir, las d'errer
Du seuil désert au seuil hostile,
D'un grand geste désespéré
Il brisa sa harpe inutile ;

Et saisissant les chers débris
Où des voix s'attardaient encore,
Dans l'océan aux sombres cris
Il jeta l'épave sonore.

Prodige! l'océan calmé
La reçut comme on communie,
Et soudain d'aurore enflammé,
S'emplit de suave harmonie

Telle une immense harpe d'or
Où court le doigt des sortilèges :
De ses lames au grave accord
Jaillirent des embruns d'arpèges!

...Des marins encore éblouis
Jurèrent plus tard, à l'escale,
D'avoir vogué, certaine nuit,
Sur une mer, morte depuis,
Illuminée et musicale.

PREMIÈRE PARTIE

CANICULE

Un violent parfum d'œillet
Épice l'air chargé d'orage.
Ma main se traîne sans courage
Sur la blancheur de mon feuillet.

O rochers sombres où brillait
La fraîcheur de la saxifrage,
Grands vents dont m'exaltait la rage,
Je bois la langueur de juillet!

Le ciel pesant comme la pierre
De force ferme ma paupière
Sur un rêve à demi dissous.

Un frelon sur les fleurs bourdonne.
O sommeil, ma chair s'abandonne
A ton néant stupide et doux.

SPLEEN

Ennui ; dimanche vide et voilé,
Avec ses feuilles on dirait lasses,
Cette âme nue où rien ne se passe
Et quelque part un chant désolé.

Ce chant désolé, est-ce au village,
Ou sur la route, ou dans le passé?
Ou dans le geste on dirait lassé
Que fait la brise au bord du feuillage?

Six heures trente... aux cadrans rouillés
Les aiguilles pendent, comme veules.
A quoi bon encor, leur looping the loop?

Et dans les vasques ces bruits mouillés
De la fontaine, qu'est-ce qu'ils veulent,
Et ces fleurs trop flétries pour qu'on les coupe?

LE CIEL EST D'UN AZUR PARFAIT...

Le ciel est d'un azur parfait.
Les roses brûlent en silence.
Ce jour trop serein n'est point fait,
Mon âme, pour ta violence.

Tu rêves de blancs Alaskas
Flagellés de neiges funèbres,
D'âpres Caps Nord où le fracas
Des flots assaillit les ténèbres.

D'Alpes sauvages où le vent
Mène un sourd galop de cavales
Que la cascade et le torrent
Rythment du choc de leurs cymbales.

Hélas, mon âme, aurais-tu peur
Que ce jour, te gardant captive
Dans la prison de sa douceur,
Ne te fasse tendre et craintive?

Ou peut-être, plus simplement,
Que tu n'entendes en toi-même
Mugir un paysage blême
Des voix de ton propre tourment?

LE DIMANCHE D'ÉTÉ

O dimanche, bon vieux dimanche toujours pareil !
Et ses jardins d'autrefois où mûrit la groseille
Quand le cerisier a perdu ses boucles d'oreille :

On s'y promène en fumant, après Vêpres, en manches
De chemise, et l'on se tait, heureux qu'il soit dimanche
Et de la fraîcheur, dans le vert, de ces taches blanches.

Il y passe des airs elliptiques de fanfare,
La voix du clocher donnant la demie ou le quart,
Ou le sifflet puéril d'un train quittant la gare.

Que mon loisir rêve à Rome ou à Copenhague,
Ou porté sur le rythme irresponsable des vagues,
Mon dimanche, échappant à ses apparences vagues,

Dès qu'il est seul, devient le jardin précis qu'éclaire
L'azur des étés tirés à dix mille exemplaires,
La verdure et le soleil si bons d'être ordinaires.

Mais d'année en année en croît la mélancolie,
Une douceur prête aux larmes, (qu'un autre en sourie,)
Comme un goût d'adieu qui va durer tant que la vie.

SEPTEMBRE

Septembre a des chemins dont la mélancolie
Fait d'impondérable et fragile beauté
Aux couleurs de mon rêve exactement s'allie :

Chemins d'or conduisant du triomphal été
Aux lointains vaporeux de la pensive automne
Par un porche en feuillage où fuse la clarté.

Dans mon âme où l'ardeur se tempère et s'ordonne
Le jour est si discret que l'ombre y tranche moins,
L'amour avare cède à la pitié qui donne,

Et comme un beau couchant la paix mûrit au loin.

AUTOMNE

Au lent déclin des jours exténués
Le parc mûrit ses teintes automnales :
Le roux se heurte aux jaunes dilués,
Le pourpre éclate entre les rouges pâles.

Un château gris au miroir de l'étang
Fond la clarté de son noble visage.
Divin pouvoir du rêve sur l'instant.
Comme un rayon transpose un paysage!

Au luxe ardent de l'or et du corail
Le couchant mêle un reflet de vitrail
Et la lueur des pieuses icones.

Un haut désir s'allume, dont je sens
L'objet trop pur et les feux impuissants.
Et j'ai compris mon frère, le grand Meaulnes...

APPELS

Par les soirs de grand vent je retrouve mon âme :
Cette chose de peur et d'anxieux désir
Qui veut crier et n'ose, et s'insurge, et se pâme
Aux bras du ravisseur hennissant de plaisir.
A sa plainte impuissante une autre, fraternelle,
D'un rivage éloigné de plusieurs milliers d'ans,
Répond comme un écho que se renvoient les temps :
L'âme nomade où pleure, obsédante, éternelle,
L'image du Jardin transmise par Adam.

ÉLÉGIE

Comme tremble la main à laquelle on confie
Un fragile trésor si beau qu'on en a peur,
Je n'ai jamais su prendre et garder le bonheur.

De lui je n'ai connu, pour en rythmer ma vie,
Que l'angoisse d'attendre et de le pressentir,
Assuré que de joie il me ferait mourir.

Parfois il s'est offert à mes deux mains tendues,
Mais par erreur sans doute, en voyageur distrait :
Je ne l'ai reconnu qu'à mon tardif regret,

Tant sa présence, en vain si longtemps attendue,
Avait, à mes baisers incroyables, donné
L'avant-goût de le perdre ou de le profaner.

Je ne l'invoque plus. Qu'il passe et récompense
Ceux dont le clair regard ose affronter le sien.
Quant à moi, reprenant mon supplice ancien,

Je bénirai les dons qu'aveugle il leur dispense,
Acceptant de n'avoir, sur mon rêve défunt,
De ses rosiers en fleur que l'ombre et le parfum.

QUELQUEFOIS ON PASSE...

Quelquefois on passe, injuste et distrait
A côté d'un cœur, à côté d'un livre
Où mûrit en vain le rare secret
Qui nous eût fait vivre.

Un détail de mise ou d'état civil
A nos prompts dédains fournit un prétexte ;
Un nom trop modeste, un papier trop vil
Condamne le texte.

Et l'on va, blâmant le Sort, sans avoir
Voulu reconnaître
Le bourgeon d'amour, d'amitié, d'espoir
Qui cherchait à naître...

LE MYSTÈRE DES YEUX

Les astres par milliers, poussière éblouissante,
Nous aveuglent de leur mystère : que d'ailleurs!
C'est, pour l'homme qui pense, à hurler de frayeur.

Mais s'il replonge en soi, autre ailleurs : la descente
Épaissit la ténèbre avec l'étrangeté.
Oh! le mélange obscur d'être et d'avoir été!

Ce mystère, il luit, pâle ou noir, lampe que voile
Le rêve, l'ignorance ou la duplicité,
Dans les yeux, plus lointains encor que les étoiles.

Dans les yeux de l'enfant, du père, de l'aïeul,
Et de ce frère aussi qui m'écoute et qui m'aime :
Chacun voudrait se dire et comprendre, et part, seul,

Emportant son secret qu'il ignore lui-même.

L'ŒUVRE HUMAINE

Le dieu qu'avec amour ton pouce avait sculpté,
A la glaise imposant la forme d'un beau songe,
Gît, brisé, sur la mousse où l'eau verte le ronge,
Au pied d'un socle vain par l'orage insulté.

Le chaud débordement des sèves de l'été
A fait grandir, autour, l'herbe, la fleur, l'orange,
Et rien ne reste plus du merveilleux mensonge
Où ton candide orgueil se mirait exalté.

Ah! l'œuvre de nos mains, qu'elle est brève et fragile!
Le néant nous envie une image d'argile
Qui veut ravir une ombre à la fuite des jours.

Et la terre, sans âge, aux souvenirs rebelle,
Au-dessus de nos deuils recommence toujours,
Comme un jeu triomphant, sa vie énorme et belle.

HISTOIRE

Amer et tranquille, cet homme
A mis le feu à son passé.

Il voit ses bonheurs, il les nomme,
Menu tas de jouets cassés,

Et, tout un bûcher, ses misères
Qui sont tant qu'il confond leurs noms.

A quoi bon le cœur qui se serre ?
A tous leurs appels il dit non.

La flamme monte, et la fumée,
Jusqu'à ses yeux sans qu'il en pleure.

... Quand le feu les a consumés,
Il met la cendre sur son cœur :

C'est très léger, mais chaud encor.
— Et son passé revit plus fort.

POUSSIÈRE

Rêves déteints, espoirs cassés,
Aux vieux jouets de mon passé
Le temps a mis des housses de poussière.
Trop lâche pour les renier,
Je les garde dans mon grenier
Pour quel retour possible à la lumière?

Mais puisque tout me veut trahir,
Je sens que je vais les haïr,
Témoins usés d'un cœur qui fut trop tendre ;
Car si jalousement cachés,
Ils se sont de moi détachés :
Mes doigts déçus ne palpent que leur cendre.

Dans la cagoule ensevelis
De la poussière et de l'oubli,
Le vieux grenier est leur tombe et leur cloître.
Si peu sortis de leur néant
Et d'y rentrer impatients,
Je sens en eux ma mort germer et croître.

Ils sont ma cendre et mon linceul ;
Et quand je n'aurai plus qu'eux seuls,
Je n'étreindrai que le vide où je sombre.
Que je m'allonge alors près d'eux
Pour mêler nos néants poudreux
Comme on recouvre, en se couchant, son ombre.

Que pleure le de profundis
Sur tous ces bonheurs de jadis,
Sur mes regrets, dont ils furent la graine.
Si des fleurs parent mon tombeau,
Dites : son rêve fut plus beau,
Mais de ces fleurs l'ombre même est moins vaine.

SYMBOLE

Entre les sombres bords où l'enclosent les bois,
Le parc nocturne est un beau lac de lune étale,
Et le château-fantôme y rêve, lourd et pâle,
Dans un silence fait comme d'ombres de voix.

L'enclume de cristal des doux crapauds s'est tue.
A peine deux roseaux se choquent un instant,
Et parmi le feuillage on sait, plus qu'on n'entend,
Caresse de velours, une aile qui remue.

Tout dort, sous l'immobile attention du ciel,
Tout dort, ayant reçu sa mesure de vie...
— Reprenant sans répit son inutile appel,
Seul le jet d'eau s'obstine en sa noble insomnie.

ÉPREUVE

Seul, dans ton phare, en ta cellule, dans ton aire,
Gardien muet, moine priant, aigle qui guettes?
Ou toi, veilleur de fer debout dans l'échauguette,
Ou toi, squelette froid sur qui pèse la terre?
Vous avez le silence et le calme sans pli,
L'horizon devant vous, ou, derrière, l'oubli.
Être seul, — à hurler de peur et de détresse, —
Avec la solitude même, essayez-le!
Abolis, l'océan, la plaine, le ciel bleu,

Rien à toucher, sinon l'absence dont me presse
La foule qui me heurte et qui ne me voit pas.
Ma langue, qui l'entend? Mon cœur affreux qui bat
Comme une horloge folle en une tour déserte?
L'astre, à des millions de siècles exilé,
Percevrait mon appel plus tôt, les morts inertes
Viendraient à mon secours d'un vouloir plus zélé
Que les vivants, — muets, aveugles, durs et sourds, —
Qui rompent avec moi le pain de chaque jour!

PINSON AVEUGLE

Je suis le pinson aux yeux crevés :
Je chante quand même ; il faut ! Je chante
Le cher bonheur bleu que vous avez
Et qui vous permet d'être méchantes.

Oh ! je ne veux pas être indiscret :
Il faut qu'à vos chants le mien se fonde.
Quand vous riez haut, cruel serait
Qui ne tairait sa douleur profonde.

Le chant est plus pur les yeux crevés.
Bonheur vrai ne vaut bonheur rêvé.
Sur les fins barreaux, lyre aux sept cordes,

Tout l'infini tisse un merveilleux
Poème d'amour, et c'est tant mieux
S'il promet beaucoup et rien n'accorde.

PRIÈRE A LA MORT

Pourquoi m'importuner, Reine et Maîtresse,
De messagers aveugles et muets
Dont vague, et sûr pourtant, le geste trace
Autour de moi ses cercles inquiets?

Toute figure, ou vulgaire ou sublime,
Avoue un peu chaque jour son envers,
Comme un décor de foire qui s'élime
Ou la forêt qu'éraïlle un vent d'hiver.

Quel fruit encor dont je puisse m'éprendre?
Il choit flétri quand ma main veut le prendre
Et de mes dents décourage la faim.

L'ombre grandit de l'épervier fantôme.
Ah! laisse-moi goûter jusqu'à la fin
La pauvre joie utile au cœur de l'homme,

L'humble saveur du sommeil et du pain!

LE SOIR

Le soir est un ami discret :
Tu peux lui livrer ton secret
Que méprisa le jour distrait.

Joie et peine, bienfait, offense,
Il pèse tout dans la balance
De son judicieux silence.

Sa majesté t'apaise, et rend
Au rêve, à la parole, aux actes
Dont le cœur se trouble ou s'éprend,
Leur place et leur mesure exactes.

Les flots calmés, le sable impur
Descend ; le regard immobile
Du lac pense à nouveau l'azur...
— O soir profond, beau lac tranquille!

ÉVASION

Cela doit exister, mais où?... Un bungalow
Dans un jardin en pente, incendié de roses,
Qui descend aux fraîcheurs des saules et de l'eau.

Au loin, c'est la forêt, où le silence explose
De morts semant la vie, où des millions d'yeux
Reflètent des secrets et des métamorphoses.

Dans une île grouillant de monstres et de dieux :
Mais les dieux sont de bois, et les monstres se cachent,
Et le ciel sur la mer repose radieux.

C'est là : j'y suis venu, de naufrage en naufrage,
Mêlant le sort d'Ulysse au sort de Crusoé ;
De beaux hommes bronzés m'attendaient au rivage.

Les chemins sont rompus, les liens dénoués.
Flots, miroir en éclats, brouillez les vieilles pistes !
Monde, ton jeu pour moi, farce ou drame, est joué.

L'âme lavée à neuf, le cœur nu d'un Trappiste,
Séparé, décollé, comme un duvet dans l'air,
Je ne sais même plus si là-bas rien existe.

Dieu parle à mon désir un langage plus clair.
Comme ont pu m'aveugler le bonheur et la peine !
Fini ! Le vrai, plus simple, est net comme un éclair.

J'écouterai mon île ignorante et sereine...

L'ILE

Quand j'eus respiré, — mais jusqu'à la nausée, —
Leur air de clinique et de laboratoire,
Et qu'ivre sans joie et sans foi, je n'osai
Livrer ma poitrine au souffle pur du soir,

Quand ils m'eurent fait, poursuivit le pauvre homme,
Ce beau névropathe aux inédites crises
Où triomphe l'art de tous les opiums
Et que guette l'œil des doctes analyses,

Je roulai, goûtant, ô cocktails de Cocteau!
Un rêve bercé de hoquets et de blues,
Où sombrait l'amour, ce pauvre vieux bateau
Qui perdait en moi, je crois, son dernier mousse...

Près de mon sommeil, alors, quelqu'un pria.
J'étais sur la mer. Dans son cercle de cuivre
Le hublot fut bleu de matin, m'éveilla,
Et comme un baptême il m'ordonna de vivre.

Là-bas, l'aube vierge en blanc manteau de soie
Foulait un gazon d'une fraîcheur si verte
Qu'un cœur me revint d'où coulait de la joie
Comme un sang nouveau d'une blessure ouverte.

Ta prière, ami, conjura le poison.
Le charme est rompu des chimiques démenes :
Un bonheur tout neuf me hèle à l'horizon,
Le bonheur très vieux de l'éternelle enfance.

Cette île est à moi, dans le matin arctique,
Pure solitude où la joie est devoir.
Délivré du temps et des arts poétiques!
Sur l'unique ciel ouvre ma tour d'ivoire.

On saura plus tard (ou peut-être jamais),
Qu'un homme a trouvé, loin de tous vos systèmes,
La clé primitive ouvrant le grand secret
Dont le désir pleure au fond des vieux poèmes.

LE BONHEUR

Parfois, pendant une heure, un jour, un mois, s'esquisse
Ce qui, durable et sûr, eût été le Bonheur.
Jeune, en le voyant vivre un mois, un jour, une heure,
On y bâtit sa foi sans craindre qu'il périsse.

Plus tard, le doute invente en nous l'affreux supplice
De n'oser qu'en tremblant ouïr le chant berceur
Dont, si brève, trop tôt se fane la douceur
Par le souci, du doute inconscient complice.

Quand on achève enfin, par l'épreuve maté,
L'apprentissage amer de la sérénité,
Et qu'ému, sans y croire, on voit, fervents et gauches,

Les destins, du Bonheur recommencer l'ébauche,
On sourit au visage étrange et familier
En simulant l'espoir pour ne pas l'effrayer ;

* * *

Et l'on vit un fragile instant, mais que le rêve
A son gré désormais saura multiplier,
De l'idéale Joie, interminable et brève :

Aux mesures du temps qui voudrait la plier ?
Qu'importe, à qui la voit, qu'elle fuie ou s'attarde ?
Elle est, dès qu'elle fut, si notre cœur la garde.

Sage, on bénit le messager, rapide ou lent,
Qui parle du Bonheur inaccessible. Sage,
On cueille avec amour l'ombre de son passage
Et l'on vit du parfum qu'il laisse en s'en allant.

Enfin, le souvenir à l'espoir se mêlant,
On le connaît si bien, le merveilleux visage
Entrevu tant de fois à chacun de nos âges,
Qu'il semble devenu, la Mort le dévoilant,

De notre âme secrète un portrait ressemblant.

POUR UNE HUMBLE MORTE

Tu ne sus que servir, humble vieille, et tu pars
Pour ton dernier repos, — le premier! — sans escorte.
Vivante, tu prenais si peu de place ; morte,
Des droits du mort à peine on te laisse ta part.

Ah! du poète au moins, ô femme, sois pleurée :
Sur le tertre sans fleurs il versera, pieux,
Les automnes de pourpre, extase de ses yeux,
Et les soleils couchants dont son âme est dorée.

TRAINS NOCTURNES

Oh! l'angoisse des trains qui traversent les soirs
pluvieux de novembre!
Leur cri de fauve ardent jette ses désespoirs
dans la paix de ma chambre :
Et c'est l'irruption, coude à coude, fiévreux,
la muette mêlée
de mille voyageurs au destin ténébreux
dans mon âme affolée.

Leurs regards agrandis et las semblent venus
du fond de l'insomnie,
brûlés aux visions des enfers inconnus
que la lumière nie.
Femmes hâves de peur, vieillards courbant le dos,
pauvres couvant la rage,
ces pâles mains lâchant les informes fardeaux
comme dans un naufrage,
tous ces appels sans voix au bout des bras levés,
dans les bouches ouvertes,
vers les repos, les chauds accueils qu'ils ont rêvés
pour leurs âmes désertes!
Et voici qu'à leur suite entraîné sans merci
aux houles du vertige,
je roule éperdûment dans l'ombre, loin d'ici,
où, monstrueux, s'érige
sur un sol que la ronce en vain dispute au fer,
monuments de folie,
le grimaçant amas des usines d'enfer!
Ma raison abolie
erre à tâtons parmi les visages hagards
du désir et du crime.
O Dante, as-tu jamais hasardé tes regards
au fond de cet abîme?
Le long soir de novembre est grelottant d'effroi
sous le ciel sans étoiles,
et la plaine qui meurt sent l'horreur et le froid
la glacer jusqu'aux moelles.

LES SUICIDÉS

Par mille vieux chemins que hantent
La solitude et l'épouvante,

Du fond des légendes barbares
Flottant sur la douve et la mare,

Du fond du fleuve où se dénouent
Des romans de honte et de boue,

Du fond des bois où se balancent
Des bouts de corde aux grosses branches,

Du fond d'auberges mal famées,
De villas à jamais fermées,

S'en viennent, lourds de leur mystère,
Innombrables et solitaires,

Sans regard, tels d'antiques marbres,
Muets comme l'ombre des arbres,

Mimant de leurs mains incertaines
Le geste du péché suprême,

Au rendez-vous d'éternité,
Les suicidés, les suicidés...

★
* *

Verdicts humains, faites silence :
Laissez à Dieu seul la balance.

Il sait la déraison soudaine
Où sombre la détresse humaine ;

Son calme regard analyse
La seconde où le cœur se brise ;

Il discerne, au revers des choses,
Le clair dé clic d'obscures causes.

Dieu permet-il que je maudisse ?
Prions, humbles : de profundis...

Et signant notre front de cendres,
Pécheurs aussi, voyons descendre

D'un pas osseux et saccadé
Le cortège des suicidés.

* * *

Quels sont ces Sages qu'il rencontre?
Sûrs de tout, du pour et du contre,

Vierges d'erreur, vierges de faute,
Ils marchent droit, la tête haute,

— Posant, dirait-on, pour l'Histoire, —
Dans la simarre ostentatoire

De leur vertu dont les plis amples
S'étaient comme un bon exemple!

... Mais leur chair rose et satisfaite
Dit les triomphes et les fêtes,

Et l'orgueil, qu'un regard débusque,
Luit dans leurs yeux d'un éclair brusque.

Qui sont-ils qui passent, guindés,
Sans voir les pauvres suicidés?

* * *

Ces hommes riches, forts, insignes,
Qui pouvaient au Malheur, d'un signe,

Arracher une destinée,
Et froids, d'un signe, l'ont damnée,

Ces femmes, fières, étant belles,
Qu'un homme se tuât pour ell.s,

Après le crime, tel Pilate,
Ont lavé leurs mains délicates,

Et puis, dans leur loge, au théâtre,
Maudit Don Juan et Cléopâtre.

Et maintenant ils n'ont pas même
Reconnu le visage blême

Et le reproche — regardez,
O monstres! — de *leurs* suicidés...

* * *

Les lois humaines font silence,
Mais Dieu tient la juste balance :

Où qu'elles veuillent fuir, nos routes,
Un jour vient où, se croisant toutes,

Leurs subtils détours aboutissent
Au carrefour de la Justice.

Orgueils aveugles, répondez
Au lamento des suicidés!

LA MENACE

Tu crains les poings levés, l'ombre écarlate
De la révolte et ses cris menaçants,
Graine de haine éclosée dans le sang,
Qui, mûre enfin, comme un tonnerre éclate!

Tu crois ta force indemne, quand les bras
Des opprimés muets pendent serviles.
Et ton orgueil se rengorge, tranquille :
Tu risques trop à ce jeu : tu perdras.

Lèvre scellée, œil où rien ne se livre,
Silence où couve un feu noir, plus terrible
D'être, au vengeur qui le porte, inconnu,

Rose de soufre en bouton resserrée,
Braise que gonfle et nourrit sa durée :
T'épargne Dieu d'en voir la flamme à nu!

CIVILISATION

I

Nous avons bouché les fontaines
Où l'homme puisa si longtemps,
Depuis Lesbos, depuis Athènes,
La jeune beauté de ses chants.

Sans voix secrète et sans miracle,
Sous un ciel en vain azuré
La Terre est vide, tabernacle
Que la Science a fracturé.

L'aède et l'enfant sont blasés ;
Sur le néant des mots croisés
Le Sage penche un front perplexe.

Et la raison des immortels
S'est brûlée au soleil complexe
Qui luit au fond de nos cocktails.

II

Applaudissons le beau spectacle :
Le monde est si bien travesti
Que l'immense y paraît petit
Et que le clown y rend l'oracle.

L'idéal nous a trop joués.
La mascotte a pris rang d'idole,
Et, les pitres faisant école,
Les poètes sont bafoués.

Mais sous le loup de mi-carême
Je devine un visage blême
Mal guéri de l'antique extase.

Et dans la folle nuit qu'embrase
Un long frisson publicitaire
Sanglote, au cœur flétri des jazz,

La vieille angoisse de la Terre.

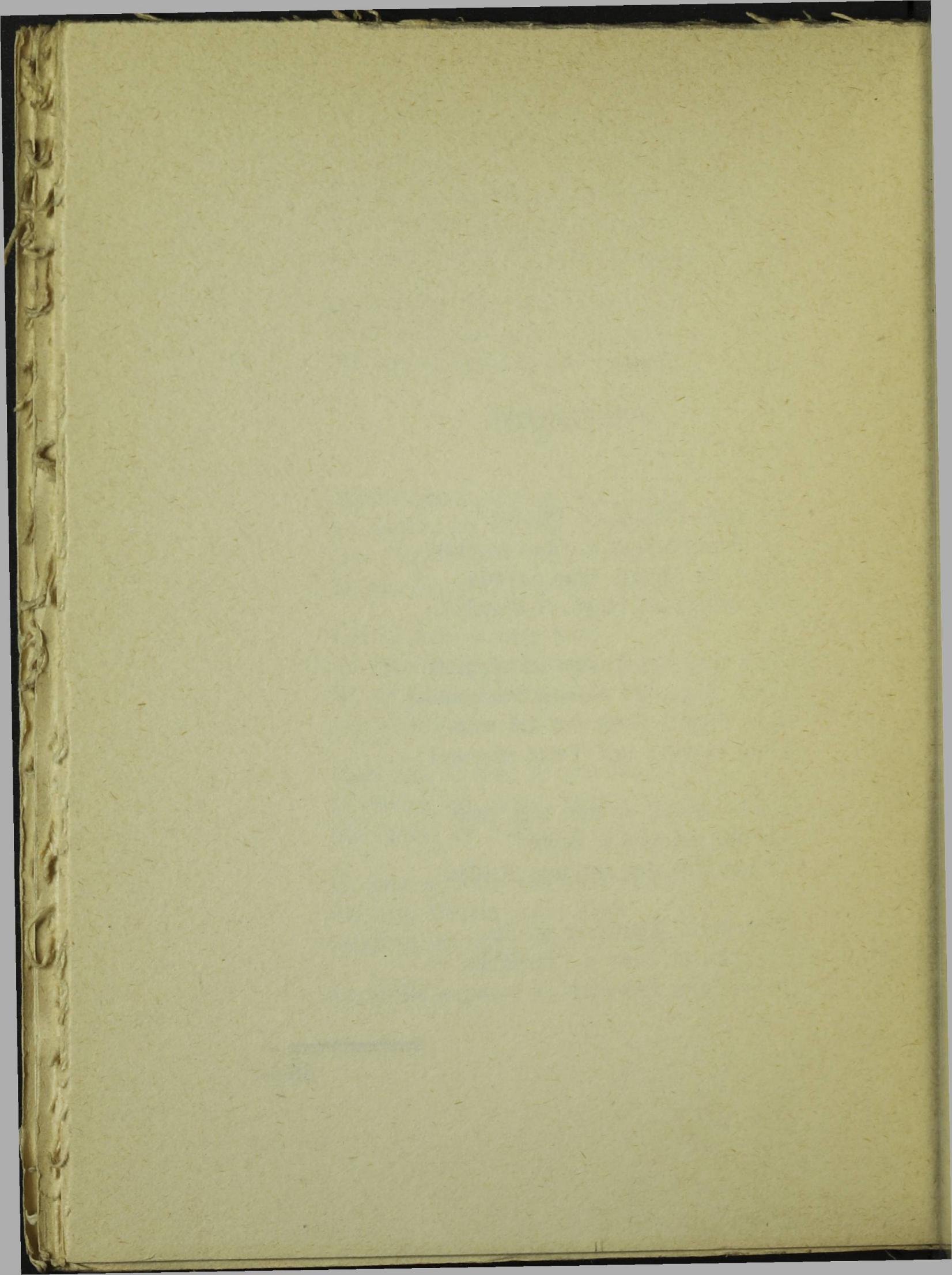
PENTECOTE

Serait-ce l'heure de l'Enfer?
La chair consent et l'âme sombre.
Tous les abîmes sont ouverts
Au déluge de fange et d'ombre.

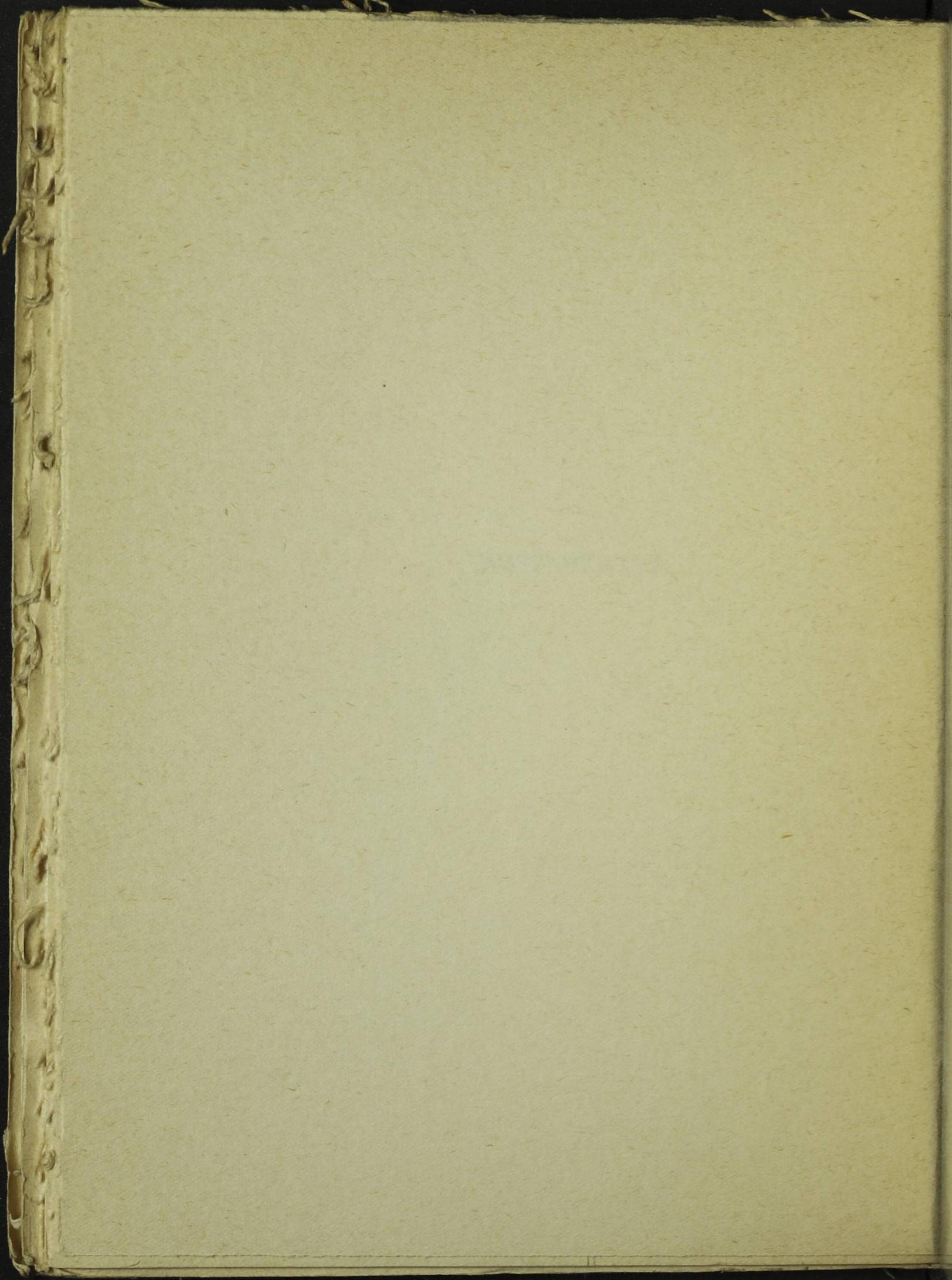
Mais quel appel dans les sanglots
Dont le gouffre ébranle ses soutes!
Que l'esprit flotte sur les eaux
D'où renaisse une Terre absoute!

Qu'Il vienne, et tout sera créé
Qu'obscurément a figuré
L'Age d'or des antiques Fables.

Être purs! Retrouver la clé
De joie, et boire à l'ineffable
Suavité du Paraclet!



ANTICIPATION



I. OBSÈQUES

Quelqu'un est mort. Ce sera moi :
On lira dans les faits divers
« Le décès de Monsieur Melloy,
Auteur de cinq recueils de vers ».

(En eussé-je publié dix,
Rien n'en reste.) *De profundis...*

Obsèques. Ni fleurs ni couronnes.
Le train de neuf heures quarante
Ajoute aux proches dix personnes
Dissertant d'affaires courantes.

(Peut-être un cœur, ou deux, qui aiment :
Cela me suffit.) *Requiem...*

Je suis bien seul! (toujours le fus)
Veillé (et surveillé) de près
(Pourquoi? Je ne parlerai plus!)
Par l'escorte des deuils distraits.

(De mon séjour parmi les hommes
C'en est fait.) *In Paradisum...*

2. APRÈS LE SERVICE

Au jardin clos de cyprès
Qu'il repose, qu'il repose,
Au jardin clos de cyprès
Qu'il repose dans la paix!

Nous qui sommes les vivants,
Retournons à nos affaires,
Nous qui sommes les vivants,
Bons vivants comme devant.

On retrouve ses amours,
Ses calculs et ses déboires,
On retrouve ses amours
Et son âme de toujours.

Dans ce village affairé
Voudrais-tu qu'on se souviennne?
Dans ce village affairé
Le mort est bien enterré!

3. *ENSUITE...*

Les mois, les ans et les toilettes
Se succéderont.
Le mail verra d'autres fillettes
Danser en rond.

L'amour prendra dans son extase
D'autres amoureux.
D'autres seront heureux sans phrase
Ou malheureux.

Des maisons seront démolies :
Celles que j'aimai.
(En feras-tu de plus jolies,
Ciment armé?)

D'autres ormeaux au bord des routes,
Plus jeunes, plus beaux,
Salueront le dernier, sans doute,
Des chemineaux.

Et peu à peu le paysage
D'arbres, de maisons,
Changera d'habit, de visage
Et d'horizons.

On délaissera les idées
Dont nous nous vantons,
Comme des coiffes démodées
Dans leurs cartons.

Devant nos tombeaux vieux à peine
De quinze ou vingt ans,
Prétendras-tu qu'on se souviene
Qui gît dedans?

Flocons de neige ou violettes,
Et jours qui passez,
Tassez l'oubli sur les squelettes
Des trépassés.

4. *ET PUIS...*

Et dans le cercle bleu de son large horizon,
Sans jamais déroger à ses vieilles coutumes,
Ma Flandre jettera, — soleil, neiges et brumes, —
Sur son corps endurant le manteau des saisons.

Et des juilletes pareils à celui dont je hume
Les brûlantes odeurs du seigle aux épis lourds,
Feront crisser leurs faux dans l'or épais des jours,
Tinter leurs angelus dans l'aurore qui fume.

A quatre heures, à l'ombre étroite d'un têtard,
Tandis que la chaleur ronfle dans l'âme gourde,
Les moissonneurs boiront la nuit fraîche à leur gourde.

Les soirs seront si beaux que, sur les seuils, bien tard,
Les paysans, un rêve heureux dans leur regard,
Feront monter encor, de leur pipe de terre,

L'âtre et salubre odeur du tabac d'Appelterre.

* * *

Et la paix coulera sans que mon cœur s'y mêle!
Mais qui sait ? Il a tant aimé ces horizons,
Ce fleuve reflétant des arbres, des maisons,
Ces champs de lin, ces champs de fleurs, — ta gloire, ô
Melle!

La Flandre et ses beaux ciels marins l'ont tant ému,
Qu'un peu de sa tendresse y flottera sans doute,
Pénétrant le sentier, la digue, la grand'route,
Tels les parfums de terre et d'eau quand il a plu.

Et par un soir biblique ou virgilien, peut-être
Le songe d'un berger, la prière d'un prêtre
Ou l'espoir inquiet d'un doux collégien

Se sentira soudain frôlé, comme d'une aile,
Par le secret émoi d'une âme fraternelle,
Par l'obscur souvenir de quel bonheur ancien ?

Et mon cœur d'aujourd'hui battra contre le sien.

5. *ET ENFIN...*

Sous terre sont rangés dans un ordre parfait
Nos squelettes anonymes et superflus.
Sous les pierres prodigues d' « éternels regrets »,
C'est un musée obscur qu'on ne visite plus.

Fémurs et tibias, côtes et clavicules,
Jeux d'osselets géants disposés dans leurs boîtes
Où nos cendres leur font un lit de grise ouate,
Mettent dans l'ombre une pâleur de crépuscule.

Autour d'eux vit le sol étouffant et compact
Avec ses larves, ses racines et ses eaux.
La germination enveloppe nos os
Et chaque être s'éveille à son moment exact.

Au-dessus, le soleil lustre les herbes folles,
Un frisson fait tinter les couronnes de perles,
Et le parfum des fleurs et la flûte des merles
Suscitent les ébats des souvenirs frivoles.

Mais rien ne peut toucher à notre dur sommeil.
Tout ce qui doit mourir s'agite et rit en vain.
Nous sommes le désert et nous sommes la fin
Où tout vient se défaire et nous devient pareil.

Et plus rien, désormais, ni désir, ni colère,
Ne germe en nous, appel mystérieux de vie :
Nous avons oublié jusqu'aux routes suivies.
Puisque tout fane et meurt, rien ne saurait nous plaire.

Nous laissons déferler, lame à lame, le temps,
Croître l'alluvion des squelettes nouveaux,
Le gazon reverdir sur d'anciens tombeaux,
Et tout nous oublier... Jusqu'au dernier printemps :

Jusqu'au dernier printemps, — le nôtre enfin, l'unique ! —
Où la terre, tel un vieux toit dans la tempête,
Chancellorera sous le tonnerre des trompettes
Mandant le monde au tribunal œcuménique!

Ses plaines et ses monts sont stériles d'effroi ;
Mais dans ses flancs brûlés comme un cœur de volcan
L'innombrable réveil des corps issus d'Adam
S'agite, cogne les ténèbres, s'enfle et croît.

Alors, chairs neuves par leurs âmes rappelées,
D'abondantes moissons de tribus et de castes
Se lèvent, fleurissant de vie enthousiaste,
Sous les voûtes des cieus soudain renouvelées...

Je quitterai l'oubli, dans mon corps retrouvé,
Pour la plénière joie ou l'éternel tourment.
— Malheur à moi, si j'ai dissipé follement
L'or des jours dont, plus sage, une heure m'eût sauvé!

6. ÉPILOGUE

Je vis, je foule les sentiers
Où sautilla ma claire enfance.
La terre s'offre sans défense
A mes désirs extasiés.

Le sort dont j'entrevis l'image
Est-ce possible qu'il soit mien?
Le beau royaume que je tiens
N'est donc que songe et que mirage?

Mais il est fou de mépriser
(Tu ne sais ni le jour ni l'heure)
Cette menace qui m'effleure
Comme l'aile d'un messager.

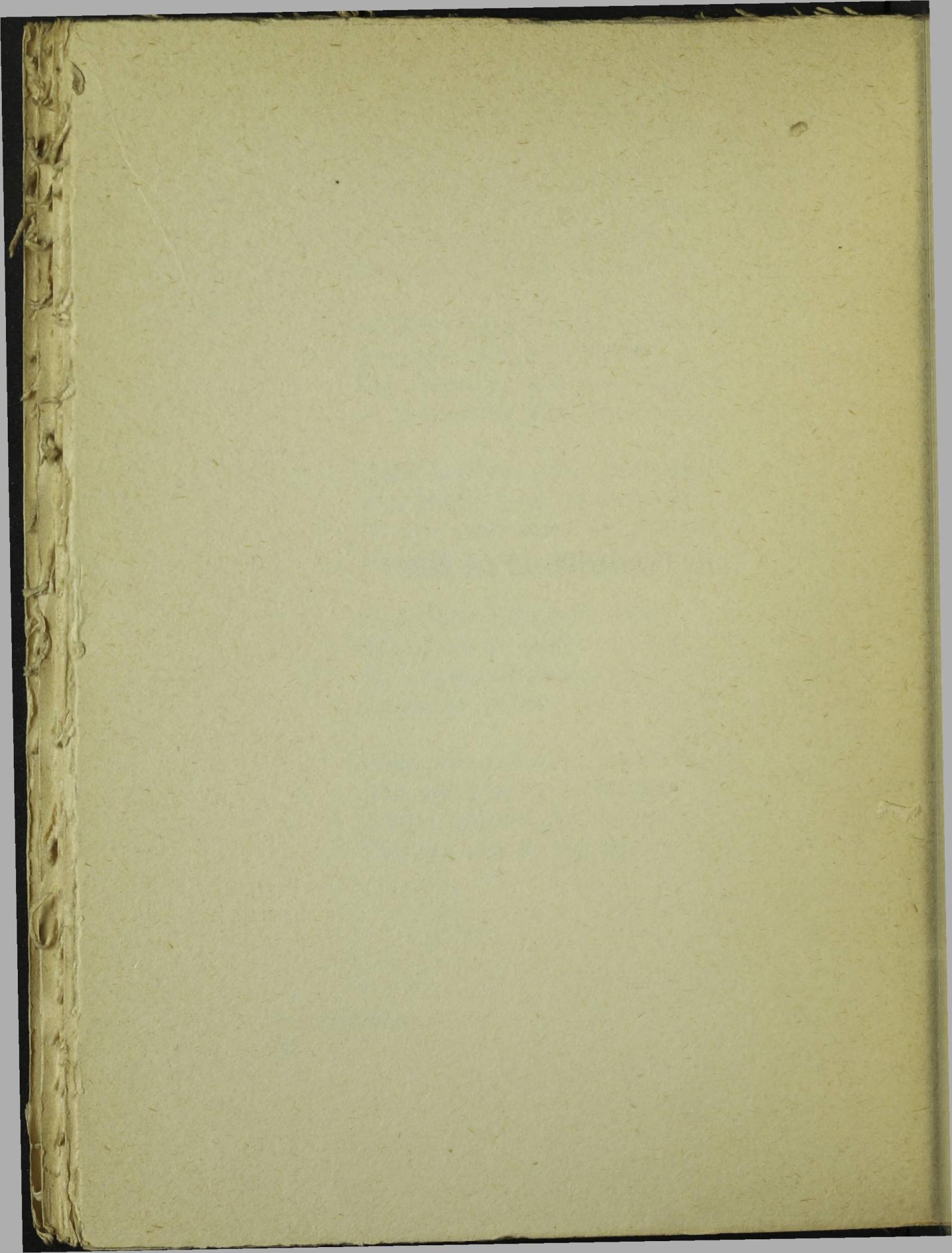
L'ombre vague (on dirait d'un voile
Imperceptible) de la Mort
Fait frissonner tous mes remords
Et la peur me glace les moelles.

Quels bras me seront indulgents?
Mes frères, à qui recourrai-je?
— Que votre bonté me protège,
Notre-Dame des pauvres gens!

Si la Mort paraphait, subite,
D'un coup de griffe impatient,
La sentence qu'insouciant
J'aurai moi-même, hélas, écrite?

Priez pour moi votre doux Fils,
Afin que pèse en sa balance
L'appel angoissé que je lance
Plus que tout le mal que je fis!

LES CHEMINS DE LA MER



I. FUIITE

Le vent dur à la proue du navire l'enivre.
Sans voir le pâle adieu des mouchoirs sur le quai,
Il a laissé là-bas son bonheur compliqué :
Il veut un cœur sans rien dedans, pour vraiment vivre.

L'Océan, solitaire et pauvre, le délivre
Des biens méticuleux et du rêve étriqué.
Le flot, que rien n'attache au flot qu'il a choqué,
Prolonge infiniment la route bonne à suivre.

Pureté de l'espace où ne se dresse point,
Inerte comme un roc ou brutal comme un poing,
L'orgueil de l'œuvre humaine, obstacle ensemble et borne.

La pensée est tendue en offrande aux matins,
Loin du monde où la voix des foules la suborne,
Et riche de l'espoir qui forge les destins.

2. SOLITUDE

Ma cabine. Et ce hublot :
Clair de lune bruissant.
Et peut-être, au bout de l'eau
Quelque monde naissant.

Le vieux monde (que j'ai fui)
De haine et de déraison,
Là-bas étouffe, enfoui,
Nié par l'horizon.

Solitude. Et cette paix!
Plus d'amarres, point d'écueil.
Nuit salée au souffle frais.
Victoire sans orgueil.

3. MESSAGE

L'aube frileuse naît sur la mer encor grise.
Je hume le parfum sauvage de la brise.
Le pont vide exagère un pas de matelot.

L'étrave creuse un bruit épais ourlé d'écume.
Je monte. Être bien seul dans un désert qu'embrume
Un reste de ténèbre épars sur le flot.

Seul! Détaché de tout, sans passé, sans patrie,
Sans rêve?... Aucun espoir en mon âme ne prie.
Ah! ce sel dans ma bouche et l'haleine des mers!

Mais une étoile, pure en son écrin d'opale,
Exorcise soudain par sa grâce d'or pâle
Le paysage obscur plein de conseils amers.

4. COMMUNION

Le navire fend l'heure neutre d'avant l'aube,
Traçant son vain sillon, docile et sans écart.
Seul vivant sur le pont avec l'homme de quart,
J'entends battre le pouls vertigineux du globe.

La mer sauvage rêve, et son calme terrible
Du problème de l'être obsède ma raison.
Dieu fond sur moi de tous les points de l'horizon,
Et le silence est plein de Lui comme la Bible.

L'eau qui halète ainsi qu'une ardente poitrine,
L'univers soulevé d'angoisse ou de plaisir,
Suit le rythme profond de mon propre désir
Qui monte obscurément vers la splendeur divine.

5. SOLEIL DE MINUIT

Les chemins de la mer ont affranchi mon âme.
Je veille, à l'éperon de mon Vaisseau-Fantôme,

Ombre heureuse en l'espace ineffable et réel,
Sous l'incantation du minuit boréal.

La banquise, là-bas, dresse l'autel du pôle
Aux gloires sans témoin du jour sans crépuscule.

Dans un halo violet, face au vaste arc-en-ciel,
De lui-même, sans mort, renaît le blanc soleil.

Nu comme les glaciers frissonnants dans l'air mauve,
Un monde neuf s'affirme à mon être et se prouve.

Tout est vierge et pareil au jour d'avant les Temps.
Minuit a l'évidence intacte des matins.

Et parmi des clartés aux anges empruntées,
La Nef porte l'esprit distinct des étendues.

6. FINALE

Les hommes de la Terre
Ont dit, légers et vains :
« Le Paquebot Chimère
A péri corps et biens ;

Au golfe de Gascogne
Il a sombré. » — Nenni :
Il a mis sans vergogne
Le cap sur l'infini!

Sans jamais faire escale,
Il file, calme et sûr,
Suivant la route égale
De l'immortel azur.

Dans l'écumeux silence
Parfois, des bords du ciel,
Une île d'or lui lance
Son amoureux appel :

Sur l'occident qu'embrase
Le soir, il voit surgir
Remparts de chrysoprase,
Falaises de saphir,

Phares et citadelles,
Monts aux brillants cimiers,
Rivages que dentellent
Des frises de palmiers.

Nul hâvre ne le tente.
— L'escale est un tombeau. —
Son étrave éclatante
Vise un destin plus beau.

La terre est abolie,
La mer n'est qu'un chemin
Qui mène sa folie
Au glorieux demain.

A peine dans l'espace,
Tout à fait hors du temps,
Le clair navire passe
Dans un rêve exaltant.

Que parlez-vous de vivres ?
Ils n'ont jamais manqué !
Les matelots sont ivres,
Le capitaine est gai.

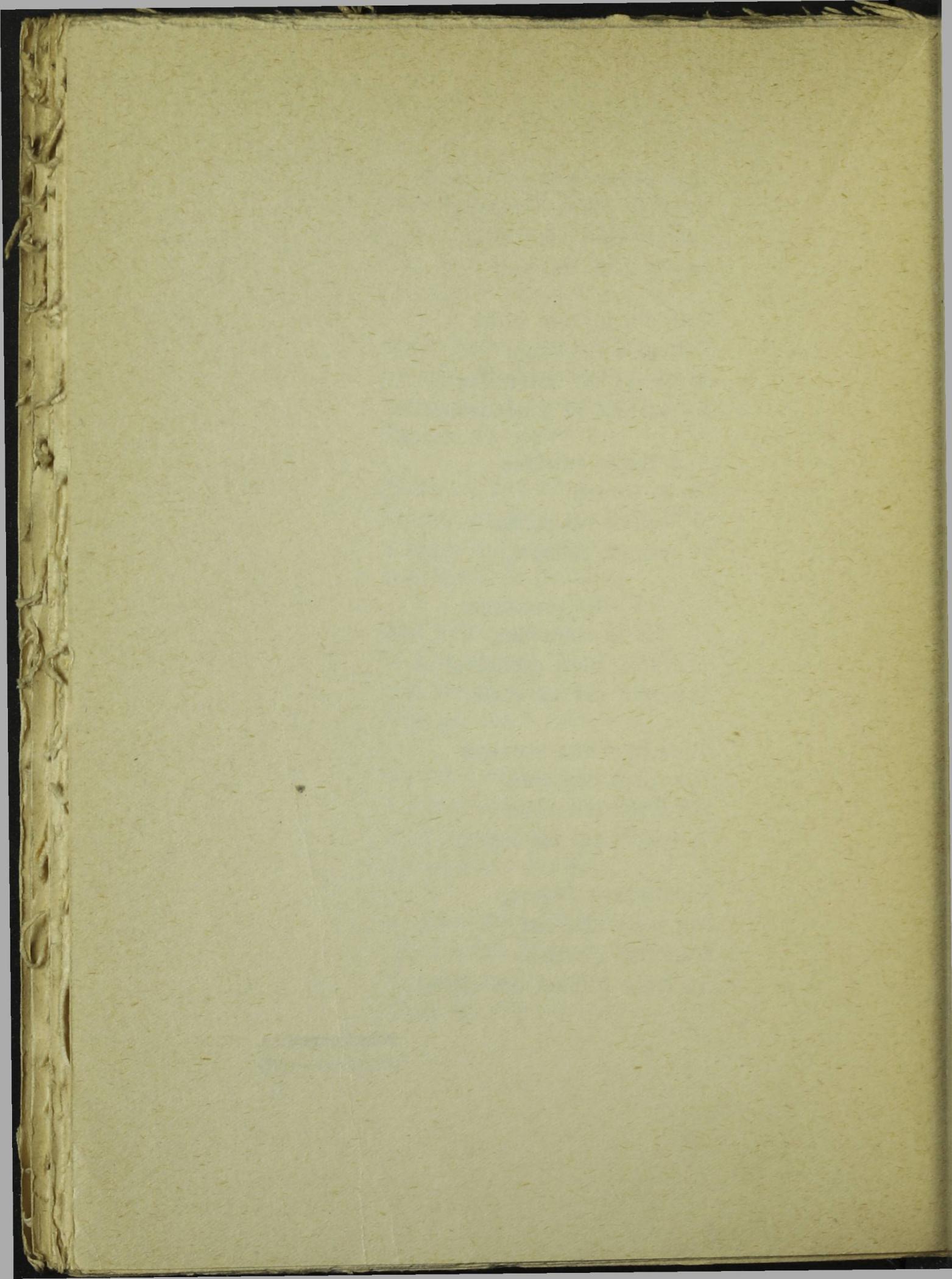
Leur foi joyeuse veille
Debout à l'éperon ;
Ils vivent des merveilles
Qu'un jour ils atteindront.

A la limite extrême
De la réalité,
Si l'Océan lui-même
Se retirait, dompté,

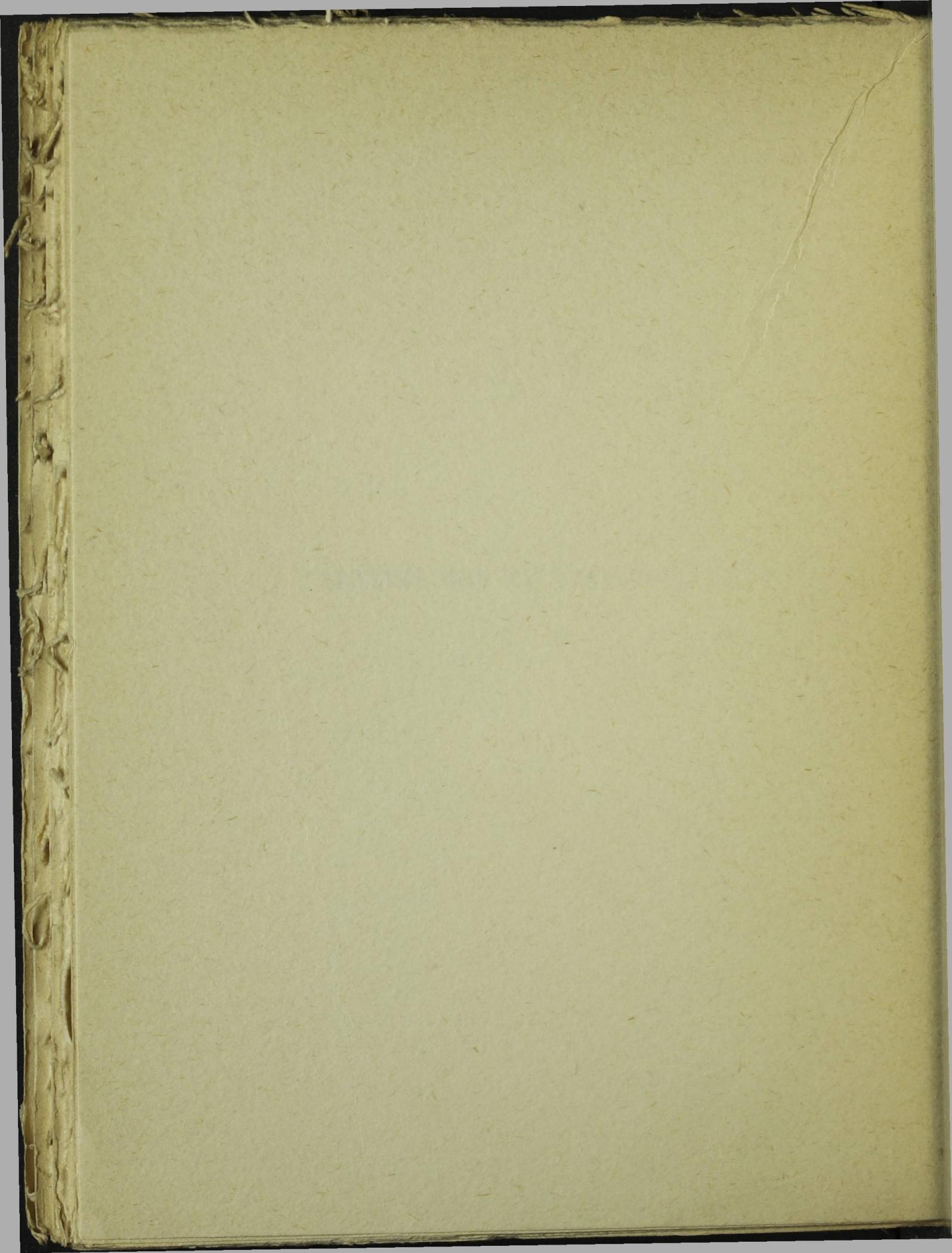
Sur des ailes soudaines
La Nef se soulevant,
— Hardi, beau capitaine ! —
Bondirait sur les vents.

Et si les vents sauvages
Aux élans centuplés
Sur d'irréels rivages
Se couchaient essoufflés,

Renouvelant Pégase,
Son vol audacieux
Éclaterait d'extase
Au cœur brûlant des cieux !



QUATRE CHANSONS UN PEU TRISTES



I

Le bonheur m'a visité
— Une fois n'est pas coutume —
Le bonheur m'a visité
Et tout un jour est resté!

Tout un jour dans ma maison,
— Qu'ai-je fait pour qu'il consente? —
Tout un jour dans ma maison :
A-t-il perdu la raison?

Plusieurs heures, c'est beaucoup,
— Plus qu'un pauvre n'ose attendre! —
Plusieurs heures, c'est beaucoup :
Les voisins seront jaloux!

Mon cœur a dit : c'est trop peu ;
— Le temps de le reconnaître! —
Mon cœur a dit : c'est trop peu :
Assez pour le pleurer mieux...

II

O soleil sur le village,
qu'es-tu devenu ?
Me voici, déçu par l'âge,
le cœur vide et nu.

Aux jardins rouillés d'automne,
du vent déchirés,
Le parfum des buis me donne
envie de pleurer.

Mon retour parmi les hommes
me fut tant amer :
Leur orgueil nous brise comme
l'écueil de la mer.

Ah! pauvre enfant, de la Terre
les fruits sont-ils doux?
En sais-tu qui désaltèrent
sans honte ou dégoût?

J'ai fini mon long voyage
tout saignant d'adieux.
Ayons enfin le courage
de penser à Dieu.

III

La route est longue
D'ici à l'oubli,
Et le tour du monde
N'a pas suffi.

L'île déserte
Serait par delà
Où les kilomètres
Ne sont qu'un pas.

L'île où, tenace,
Ne puisse atterrir
Le dernier message
D'un souvenir.

La route est longue.
Ah! que j'ai marché!
Et toujours la longe
De ce passé!

Captif d'une ancre,
Tempête ou zéphyr
De combien de brasses
m'avancent-ils?

Existe-t-elle,
L'île de cocagne?
Le rêve lui-même
Ne l'atteint pas...

Mon cœur, sois sage,
Aime ton passé :
S'il te meurtrit, sache
Lui pardonner.

IV

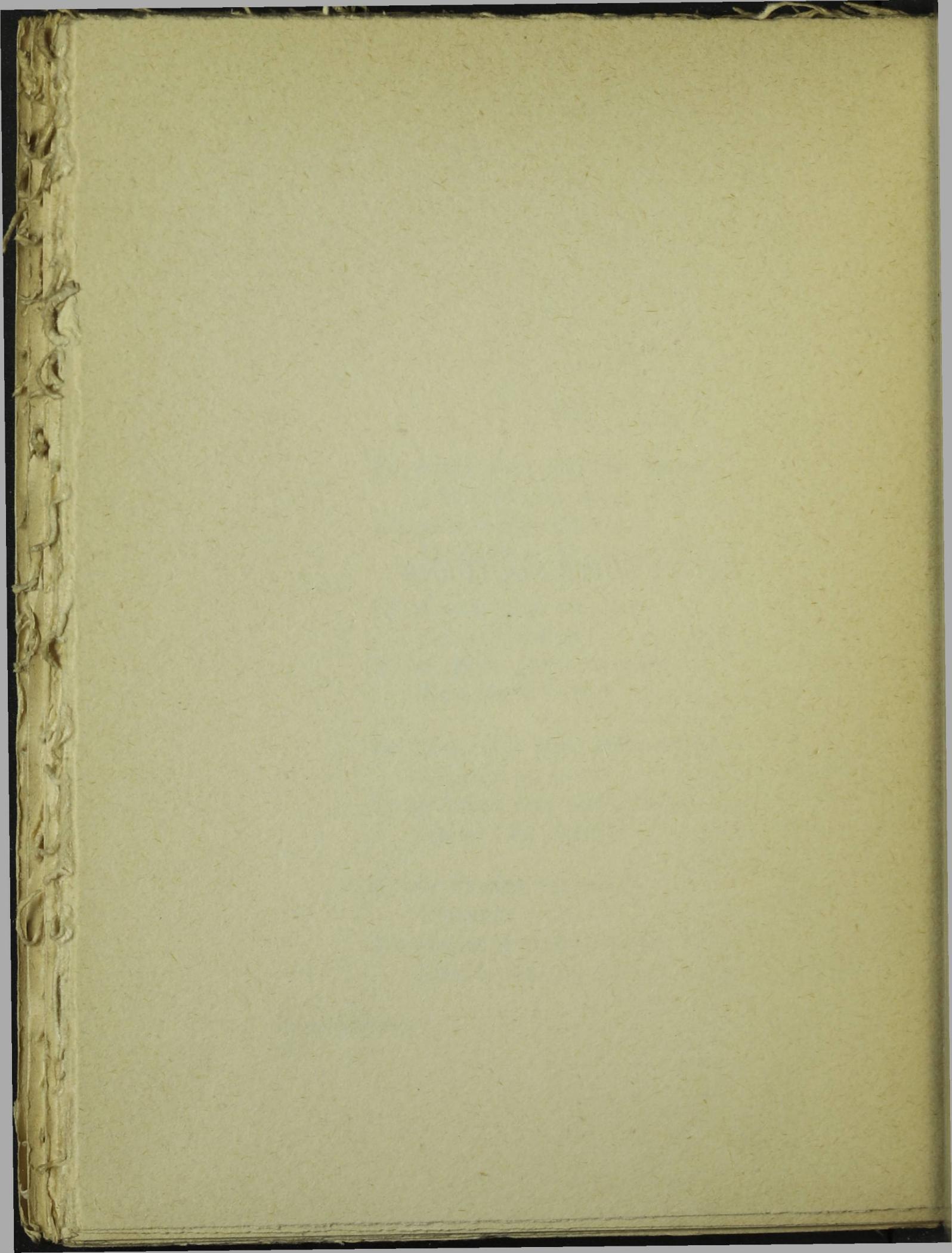
Le temps n'est plus des orages
« Désirés » ou non :
L'amour change de visage,
La douleur, de nom.

On n'exige plus, on donne
De sa pauvreté,
Et les droits qu'on abandonne
Font de la bonté.

Le cœur, plus sage, aussi tendre,
S'éclaire au passé
Et pardonne sans attendre
Qu'on l'ait offensé.

A voir l'amitié mortelle
D'avance soumis,
Il s'obstine à croire en elle
Pour croire aux amis.

PETITE SUITE NOCTURNE



I. LAMPES DU SOIR

O lampes du village, étoiles pathétiques,
Dont l'homme à son insu compose l'humble appel
Qui, dans les nuits d'hiver, monte émouvoir le ciel,
Profonds signaux de l'âme, ô lampes pathétiques,

Qui luisse doucement au cœur de la maison :
— Et la vitre discrète où s'abaisse le store
Ne laisse de vos feux filtrer qu'un peu d'aurore, —
Lampes de clair devoir, de calme et de raison,

J'aime suivre des yeux vos jalons immobiles
Qui font jusqu'à minuit sur la terre briller
Une carte céleste en vagues pointillés
Avec, au loin, les nébuleuses des grand'villes.

La joie et le souci, l'attente et le remords
Se transfusent dans la lumière charitable
Qui nimbe également les berceaux et la table
Et les veilles en pleurs près du chevet des morts.

Qu'un abat-jour de soie ou de papier vous voile,
Vous attirez le rêve à vos saints reposoirs,
Douce lumière humaine, ô lampes de nos soirs,
Qui passez en splendeur les plus pures étoiles!

2. LA LUNE ROMANTIQUE...

La lune romantique au milieu des nuages,
Des nuages que brode un liséré brillant,
Celle qu'aimaient Lamartine et Chateaubriand
Et qu'invoquent les sorciers des tribus sauvages.

La lune romantique au sourire secret
Qui m'apprit à seize ans la douceur des longs rêves,
Qui mène ses dévots vers le désert des grèves
Et des tombes dont elle argente les cyprès,

Qui hante le donjon et le cloître gothique,
Suit dans sa chevauchée un ténébreux héros
Et pour le prisonnier coule entre les barreaux
Des lueurs d'argent bleu... La lune romantique...

Si, reprenant un peu de l'empire qu'elle eut
Sur mon âme d'antan, naïve et sérieuse,
Elle versait encor cette eau mystérieuse
Dont la mélancolie abreuve ses élus...

Hélas, il s'est éteint au vent froid des années,
Le feu clair qui montait d'innocents désespoirs :
Les lunes désormais, parmi le deuil des soirs,
Ont la morne pâleur des couronnes fanées.

3. NOCTURNE DU 24 DÉCEMBRE

Le soir tousse dans son écharpe de brouillard.
A l'angle de la rue, un réverbère érige
Sur le fer moite et mort d'une invisible tige
Sa froide fleur de cauchemar.

Onze heures. Les maisons, dans leur joie égoïste,
Avec leur vitre éteinte ou leurs contrevents clos,
Ont l'air, pauvre étranger, de me tourner le dos ;
Et mon pas sonne seul et triste.

Mais dans leurs cœurs secrets, cuisines ou salons,
D'où monte un bruit voilé de radiophonies,
Je devine des âmes claires réunies
Pour la gâité des réveillons.

Et comme un exilé dans sa prison lointaine,
Je sens, de par delà le pâle souvenir,
Tous les Noël's d'antan à mon cœur revenir
Des vieux villages de la plaine.

4. NUIT D'ÉTÉ

Comme un dais à glands d'or qui tend ses voiles lourds,
Le ciel, d'astres avare, est penché sur le monde.
Tout est bu par la nuit transparente et profonde
Où les arbres font des nuages de velours.
Quelque chose, très loin, pleure ou chante en sourdine :
Est-ce au parc, est-ce en moi?... l'âme ou le rossignol ?
Ou, porté sur le temps par l'ardeur de son vol,
Le pathétique archet de Monsieur des Lourdines ?

5. VISITE A LA TERRE

La chambre où trotte un tictac si connu
Que le silence après peu se l'intègre,
Fondue à l'ombre, offre à l'esprit allègre
De s'évader au loin sous le ciel nu.

Nuit du jardin durement dessinée
Sur la nuit molle où respire le ciel.
Et, par delà, ce domaine irréel
Où longe un feu la route devinée.

Va, mon esprit, fais reculer toujours
L'horizon proche et né de ta paresse :
Qu'à ton désir la terre t'apparaisse
Et ses maisons, ses arbres, ses labours.

Hume la fauve odeur du fleuve, hume
Les chauds relents d'étable et de silo,
Et ce parfum que font la sève et l'eau
Dans les prés gras assoupis sous la brume.

Goûte à la terre, et retiens son baiser :
Au frais contact de ses robustes lèvres
Laisse mourir tes peurs, laisse tes fièvres
Au rythme lent de son pouls s'apaiser.

La sombre fleur nocturne, qui rend ivres
Le cœur sauvage et les bonds du Centaure,
S'effeuille au souffle rose de l'aurore
Et fane et meurt au morne herbier des livres.

6. *INSOMNIE*

Tout mon village dort... Des milliers de villages
Sous leurs toits que la lune et l'ombre se partagent,
Dorment. La terre seule entend le menu bruit
De cendres appelé « silence de la nuit ».
Un ciel indifférent qui rêve d'autre chose,
Les routes sans rouliers et dont l'auberge est close,

Et l'horizon sans feux qui semble un bois profond.
Meurtris, bêtes et gens dorment. Eh! que leur font
La merveille et le rêve, après l'âpre corvée?
Ce royaume innombrable où naguère les fées,
En leurs robes couleur de brise ou de jets d'eau,
Passaient en inventant un monde intact et beau,
N'est plus qu'un lourd néant, impassible, quelconque.
Ils dorment, tous pareils, sous l'éteignoir des toits.
Moi, je ne peux dormir : j'écoute, plein d'effrois,
Bourdonner dans mon cœur, comme au creux d'une
[conque,
Le pathétique appel de leurs âmes sans voix.

7. *PETITE GARE*

La petite gare en faux style flamand,
Dont le laid pignon parle si tendrement
A la pitié du clair de lune,
Que, ne pouvant pas, pourtant, la rebâtir,
Il se fait sorcier pour au moins la vêtir
D'un déguisement de fortune,

La petite gare a l'âme, cette nuit,
D'un jouet géant par les lutins construit
Afin qu'un enfant applaudisse :
Les rails, plus luisants et droits que des canaux,
Complètent le plus parfait des mécanos.
(Et de vrais trains de marchandises!)

Pourquoi semble-t-elle, alors, à nos regards,
Dans son vaste orgueil, cette petite gare,
Plus petite encor que nature ?
Tout est si mignon, idyllique, innocent,
Jusqu'au sémaphore avec son œil en sang
Et l'œil rouge en queue des voitures...

Le bon chef de gare a son petit jardin
Où la lune met comme un reflet d'étain
Sur le vert frisé des salades.
Vraiment, ce décor émerveillé de peu
N'a jamais été qu'un caprice, qu'un jeu
Pour distraire un enfant malade...

8. MAISON VIDE

Maison de rentier ou de notaire,
Un peu en retrait, et solitaire,
Sur la vieille route aux châtaigniers.
Dans les châtaigniers, le vent d'automne ;
Sur la route, moi, et puis personne ;
Partout les champs de lune baignés.

La maison est vide et se lézarde ;
C'est jusqu'au perron que se hasarde
Et jusqu'aux meneaux le lichen roux ;
Une croisée où manque la vitre
Offre à la lune des fleurs de nitre
Sur le mur tendu d'un bleu très doux.

Quelle âme lointaine encor l'habite ?
Quel remords, (qui sait ?) quelle subite
Nostalgie y rôde, en écartant
La grise poussière et les absences ?
Quelle faiblesse ou quelle puissance
Force ici les barrières du temps ?

Qui l'emplit encor, seule et blessée,
D'un tenace amour, d'une pensée ?
Pour quelqu'un, peut-être, à tout jamais,
Rien n'a d'attrait qu'elle sur la terre,
Cette maison sans grand caractère
Où se cache l'ombre qu'il aimait...

9. *LA GRANDE SOLITUDE*

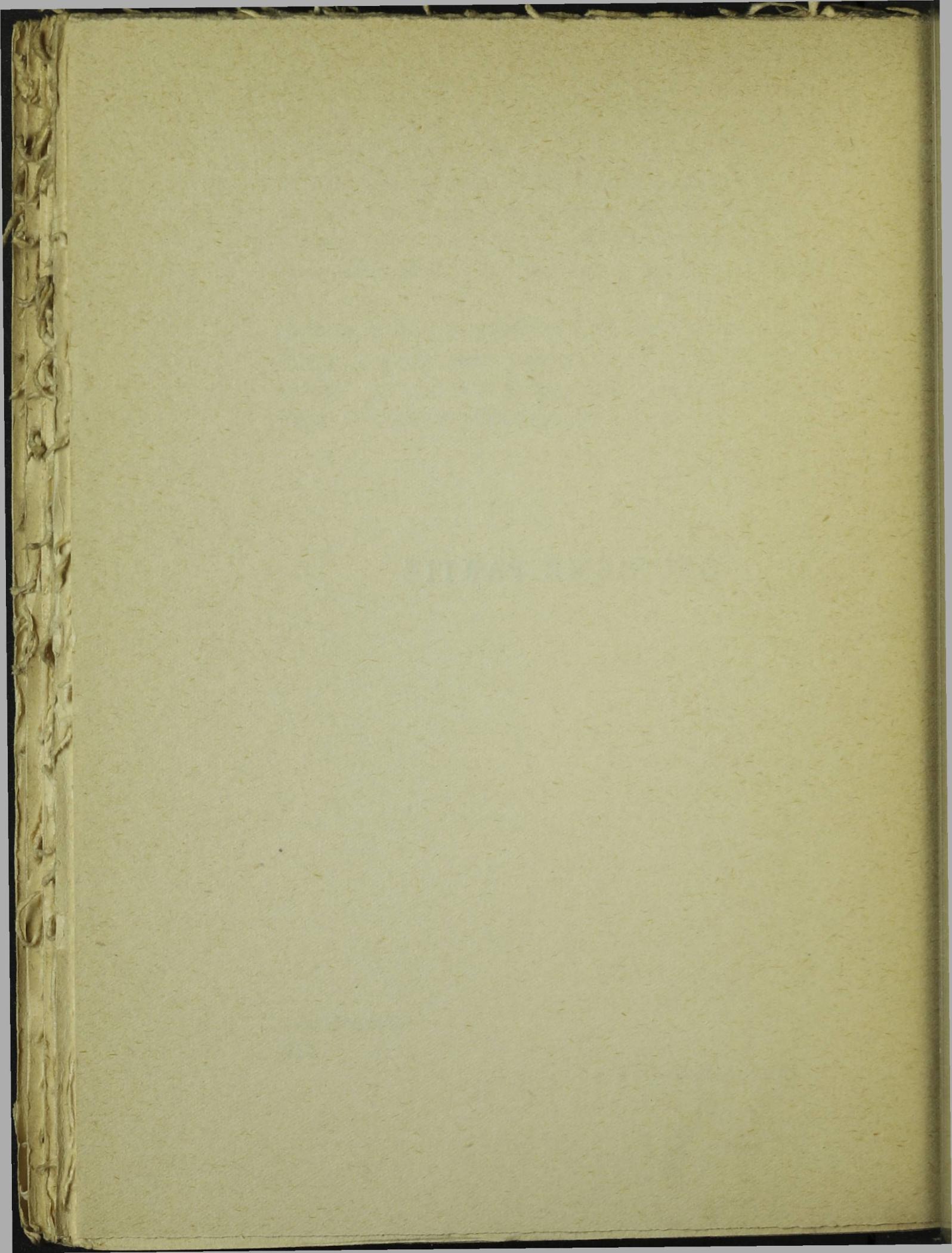
Nuit énorme. Partout le ciel noir, où s'espace
Le brûlant pointillé de l'Ourse et du Dragon.
Dans la plaine qu'enserre un opaque horizon
La route, qui se cogne à l'ombre, est une impasse.

Flux du néant sur un naufrage consommé...
Mais, tel le simple mot qu'un grand amour bégaie,
Une lampe invisible allume, douce et gaie,
La double échelle d'or de deux volets fermés.

Oh! la chaude bonté de ces soirs de semaine!
La mère coud ; là-haut gazouille un nid d'enfants ;
Le père, las, poursuit des rêves triomphants.
Et c'est le plus beau chant de la tendresse humaine.

Dehors, la nuit se gonfle et croît comme une mer
Pleine d'appels sans voix et de lointains désastres...
Comme on sent tout à coup sur l'ombre au flot amer
Peser la solitude effrayante des astres!

DEUXIÈME PARTIE



MISEREOR

Un ciel si haut qu'il semble inutile ;
Et là-dessous, infiniment bas,
L'humanité qui ne compte pas,
Jouant son drame atroce et futile.

Ne compte pas ? Et toi, qu'en dis-tu,
Pitre ou héros que la foule admire ?
Bats-toi les flancs, mais laisse-moi rire :
Un fétu vaut un autre fétu !

Dérision : sur l'azur splendide
Le vain élan des monts et des mers,
Dérision de nos cœurs amers,
Du grain de sable et de l'Atlantide !

Bulles, crevez, rêves de géants
Plus tôt dissous qu'une ombre qui passe,
Voix dont ne veut le temps ni l'espace...

Mais Dieu penché sur notre néant!...

EFFIGIE

Comme le Temps, sculpteur aveugle, nous abîme,
D'un stupide ciseau ravageant sans merci
Le masque douloureux par la rage durci,
Où l'âme, malgré soi, sanglot figé, s'exprime!

Mainte retouche encor ; puis la Mort signera
La statue. Approchez, amis, s'il en subsiste :
Connaissez ma figure exacte, et qu'un artiste
En imite les traits que rien ne changera.

Puisse-t-il y graver mon âme enfin soumise,
Après l'ultime effort le silence accepté,
Et la joie où s'achève, œuvre trop tard comprise,
La lente éclosion de mon éternité.

LA TOISE

Mes frères, la maison où nous avons grandi,
De Benoît, le plus sage, à moi, le plus hardi,
Garde, en traits au canif marqués sur un vantail,
La graduelle ascension de notre taille.

Maintenant il me faut, et j'en tremble parfois,
(Finis, les vains records de notre adolescence!)
Sur un bois plus rugueux mesurer ma croissance :
La taille de mon âme, au montant de la Croix.

LE SECRET

J'ai découvert un jour que la souffrance est belle
Et qu'il ne faudrait point envier les heureux.
Si le monde accessible est préparé pour eux,
Les sublimes secrets ne s'ouvrent que pour Elle.

Moi, qu'elle a poursuivi d'un choix dur et fidèle,
Mes instants les plus beaux sont les plus douloureux,
Et dans l'éclatement de leur fruit généreux
Le sang gicle ébloui d'un cœur pourtant rebelle.

Trop lâche pour oser te prendre par la main
Et te contraindre à faire avec moi le chemin
Sans m'accorder la source et l'ombre d'une halte,

Je te crains, ô ma Reine, et je t'aime, ô ma sœur,
Dont le rude baiser me déchire et m'exalte
Par sa pulpe de cendre au noyau de douceur.

HUMORESQUE

Joie de valser sur le faite d'un toit!
Délicieuse angoisse du problème :
Si le miroir me dirait rouge ou blême,
De quel côté la chute, gauche ou droit?

Ce paysage à l'envers si l'on choisit ;
Retour tragique, ou plutôt très bohème :
On brouille un peu les règles du poème
Où le faux pas remplace à point le choix.

...Et sans remords nous goûtons à ce crime ;
Vain funambule au-dessus de l'abîme,
Le cœur s'amuse au vieux risque interdit :

Plaisir poignant et peine savoureuse!
Tandis qu'un trouble orgueil nous applaudit,
Meurt d'abandon notre âme douloureuse.

DIPTYQUE DE LA TENTATION

VOIX DU SERPENT

Regarde-moi. Tu ne veux pas? Écoute :
Est-ce moi-même ou ton obscur désir
Qui siffle?... Prends le fruit lourd qui dégoutte
D'un suc puissant, et bois-en l'elixir.

Je veille encor sous l'arbre désirable ;
L'orgueil rabat ma proie. Eh! viendras-tu?
Près du festin tu ronges, misérable,
L'os vide et sec d'une vaine vertu!

Incline-toi, comme le jonc sa tige,
Au vent délicieux de mon vertige,
Sur mon miroir empli d'ombres et d'yeux.

Je sais la joie unique et ténébreuse,
La fine flèche en feu qui perce et creuse
Jusqu'à son cœur le secret d'être dieux!

VOIX DE L'HOMME

Cette voix vire et siffle, ardente hélice ;
J'ai beau fermer ma pensée et mes sens,
Le tourbillon m'aspire en son délice
Et son appel halète dans mon sang.

Il me convainc et je le sais mensonge,
Ma foi discute en un esprit rendu.
Je me débats encor, mais comme en songe.
Troublant attrait, fort d'être défendu!

Dieu de mon cœur, à l'aide! Vois, je sombre :
Rien ne luit plus sous le feuillage sombre
Qu'un fruit secret qui tient l'âme en suspens.

Saisis-moi par ce cri, seul libre encore.
Fais avorter l'hypnose du Serpent,
Afin que, réveillé, mon choix t'adore!

LE PÉCHEUR

Amer, le cœur empli de cendre et de nausée,
Il se blesse au matin qui regarde, ingénu,
L'innocente splendeur du monde neuf et nu
Sortant vierge du bain lustral de la rosée.

Sa trouble ardeur d'hier sent âcre le feu mort.
Il piétine, rageur, les débris de son rêve.
Mais un appel d'images chères s'en élève
Et fait, sur leur délice, hésiter le remords.

Qu'il prie, et qu'au plus tôt dans la grâce il abrite
Son âme où le péché, mal écrasé, s'agite
Et, mort sous le dégoût, veut renaître au plaisir ;

Qu'il fuie, avec sa chair, avec son cœur rebelle,
L'ombre païenne, chaude encor d'obscur désir,
Où le rire velu du Faune le rappelle.

LA PRIÈRE DIFFICILE

Seigneur, ma lâcheté retarde jusqu'au soir
Ce douloureux devoir :

Avant de déposer jusqu'à l'aube prochaine
Mon outil et ma peine,

Et pour que ta bonté me pardonne à mon tour
Tous mes manques d'amour,

Il faut qu'à l'ennemi sournois qui m'entourne
De grand cœur je pardonne :

A ce pauvre honteux qu'est l'onctueux jaloux
Cachant ses crocs de loup ;

Au faquin triomphant sur le pavois docile
D'épaules imbéciles,

Et dont la longue haine enfin croit arrivé
L'instant de m'achever ;

Au Zoïle hargneux, dont l'ignorance amère
Demande à la grammaire
Des traits pour assouvir sur l'œuvre de l'esprit
Son impuissant dépit ;
Au traître qui se plaît dans la boue, et recompte
Les deniers de sa honte ;
A cet autre... Mon Dieu, son nom, serai-je assez
Fort pour le prononcer ?
A Tartufe!... Ta voix ordonne, je t'écoute
Malgré ce qu'il m'en coûte,
Et pour n'entendre point mon cœur me crier non,
Je clame mon pardon.
Ton sang coula pour l'hypocrite et pour l'infâme,
Ton sang est sur leur âme.
Plus que le mal qu'ils m'ont prodigué, c'est, ce soir,
Ton sang que je veux voir.
Pitié, Seigneur, pour eux, et pitié pour moi-même
Qui m'armais de mépris contre leur vain poison.
Si j'ai fait triompher l'orgueil de ma raison,
Sa défaite m'apprend comment il faut qu'on aime
Depuis que ta Croix sainte a signé l'horizon.
Ah! ma prière est libre enfin, toute légère ;
Plus rien, au fond secret de moi, ne la retient.
Je peux, ayant réglé mon amour sur le tien,
Et baisé sans mentir le plus vil de mes frères,
Prononcer jusqu'au bout l'oraison du chrétien!

ACQUIESCEMENT

Du fond obscur de ma prison
Il faut, Seigneur, que j'en convienne :
Toutes ensemble, mes raisons
Ne valent rien devant la Tienne.

Les coups du présent, du passé,
Ceux que la crainte encore applique
Sur un cœur déjà trop blessé,
Tous ces malheurs que rien n'explique,

Un simple regard de la Foi
M'en démontre l'économie,
Et ta main semeuse d'effroi
Devient la main la plus amie.

Ta grâce, ensemble glaive et feu,
Fait la plaie et la cautérise :
Tu sauves par son humble aveu
Le cœur superbe que tu brises.

Ah! si la volonté me faut
D'inviter ta bonté cruelle,
Enseigne au moins comment il faut
La recevoir, et Toi par elle.

Rends-moi plus fort, en nourrissant
Mon âme tremblante et fragile
Des raisins, gonflés de ton Sang,
Cueillis au cep de l'Évangile!

RÉCOLLECTION

Le temps est doux comme un pardon. Semaine Sainte.
Les jardins se sont mis du rouge : les pêchers,
Et les vitres aussi, par places : des jacinthes.
C'est bien. Soyons contents. Dieu remet nos péchés.

Moi dont la marche en rond vaut quelques tours du
monde,
Je rêve à la douceur d'un repos consenti.
Le cœur est sans issue comme la terre est ronde,
Et, pour le mesurer, trop grand et trop petit.

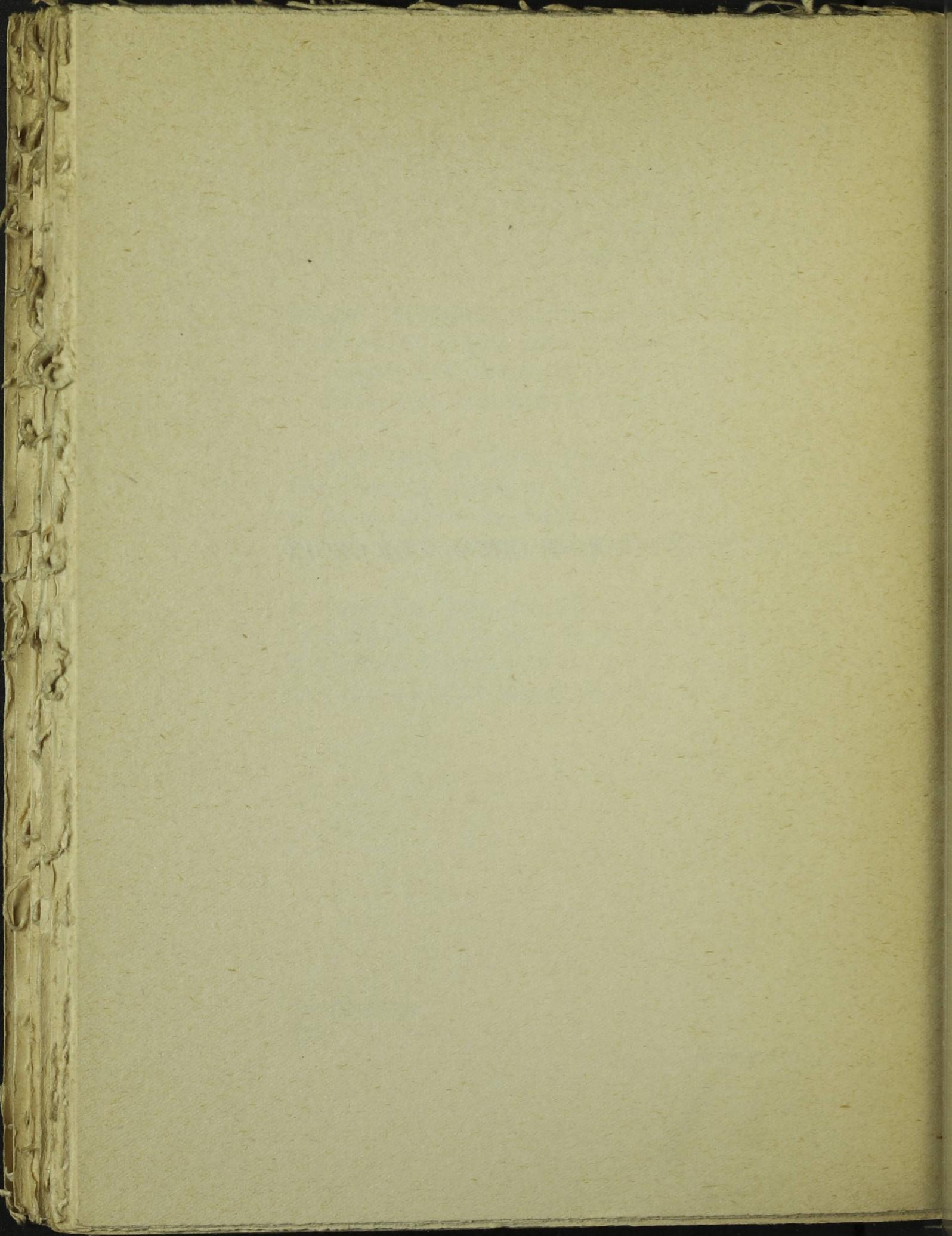
La seule certitude est la plus douloureuse :
Que j'ai poursuivi l'ombre et passé, sans les voir,
Près du fruit mûr à point et de la source heureuse
Qu'offre au cœur altéré l'harmonieux devoir.

Exempt d'absurde orgueil et de vaine tristesse,
Je m'accepte, si peu pareil à mon désir,
Et compare aux trésors qu'étaït la promesse
Ce qu'un sort inconstant m'a permis d'en saisir.

Je m'en viens en esprit, faible écho de mon songe,
Voir l'homme simple et pur et bon que j'eusse été
(Si j'avais déjoué les ruses du mensonge)
Dans le doux ermitage où il eût habité.

Je respire les fleurs qui riraient aux fenêtres,
La fraîcheur de sa cour, la paix de son verger,
Et j'immole humblement ce qui n'a pas su naître
Pour vous en bénir mieux, Seigneur, du peu que j'ai!

INSCRIPTIONS POUR UN CHEMIN DE CROIX



I

PILATE CONDAMNE JÉSUS A MORT

Dossier sans intérêt. Finissons-en.
L'aiguière d'or verse une eau parfumée
Sur la main fine où luisent des camées.
Le geste est noble et le rite apaisant.

L'esprit bercé des musiques de Gide,
Que nous importe un ciel qu'on nous dit vide ?
Ah! l'art suprême de tuer l'ennui
En tuant Dieu sans crime, aux frais d'autrui...

II

JÉSUS PREND SA CROIX SUR SES ÉPAULES

Méchanceté que Bêtise renforce
De ses poings durs a martelé mon torse.
Mon cœur s'insurge et mon orgueil est las
D'être frappé et de ne frapper pas!...

Tous nos péchés ont assemblé leur poids
Pour faire lourde et mortelle la croix.
Jésus lui passe un bras sous son aisselle
Comme un ami, et se blottit contre elle.

III

LA PREMIÈRE CHUTE

La terre : gouge et poulpe. Je recule,
Elle m'aspire et me colle à son sein.
Première chute... O rêve d'être saint
Qu'étrangle un jeu pervers de tentacules!

La terre, ô Dieu, se hérissé pour toi
De pierre où ta blessure encor se blesse.
La Force gît tout de son long. Pourquoi,
Si ce n'était pour payer ma faiblesse?

IV

RENCONTRE DE LA MÈRE ET DU FILS

Je sais : la mère est celle qui comprend
Et prend les torts et les maux à son compte.
Marie a vu sur Jésus notre honte :
Sa chair frémit, mais son amour consent.

La Passion, reproduite en son âme,
Elle saura l'accomplir jusqu'au bout.
La mort de Dieu son fils, cette humble femme
La recevra sans murmure, et debout.

V

LE SECOURS DE SIMON DE CYRÈNE

Le pauvre est indiscret : il nous dérange
A l'heure du travail ou du plaisir.
Sa faim ne peut attendre, et son désir,
Si nous passons dédaigneux, Dieu le venge.

Simon, pressé de rentrer au logis,
Le Pauvre appelle : Il veut que tu répondes.
Tu béniras plus tard tes bras meurtris
D'avoir aidé à racheter le monde.

VI

OU L'ON VOIT S'AVANCER VÉRONIQUE

Un fait divers comme en aime la foule :
Clameurs de haine autour d'un condamné.
De beaux soldats impassibles refoulent
Des curieux le flot désordonné.

Seule, écartant par sa pitié muette
Les corps brutaux, glisse la silhouette
D'une inconnue, on dirait d'une Sœur.
Dieu s'abandonne à cette humble douceur.

VII

LA DEUXIÈME CHUTE

Il ne faut plus, pour m'avoir, cette fois,
Qu'en ses lassos la terre m'emprisonne :
Pour cette chute, où le cœur s'abandonne,
Il a suffi, las! de mon propre poids.

O Dieu souffrant, que mes plaisirs frivoles,
Mes jeux légers sont lourds à tes épaules!
Ton corps rompu comme un épi fauché
Ploie et s'abat sous le second péché.

VIII

UN GROUPE DE FEMMES PLEURE

Dussent nos pleurs jusqu'à la fin du monde
Laver le sol où Jésus trébucha,
Leurs flots amers, tant la tache est profonde,
N'effaceraient le sang qui le tacha.

Malheur à nous, aveugles volontaires,
Si, lamentant son supplice inhumain
Que nos péchés froidement décrétèrent,
Nous accusons le gouverneur romain.

IX

LA TROISIÈME CHUTE

Le Mal a dit : veux-tu? J'ai dit : je veux.
Et c'est l'esprit, à la troisième chute,
Qui sans courage et sans tenter la lutte
Cède et consent... Ton front, où les cheveux

Collent, sanglants et barbelés d'épines,
Heurte le roc... Vas-tu mourir, Jésus,
Sous mon péché? — Je veux mourir dessus,
Pour l'étouffer sous ma force divine.

X

ON DÉPOUILLE JÉSUS DE SES VÊTEMENTS

On le dévêt. La hâte du bourreau
Rouvre la chair où la tunique adhère.
Que j'ai de mal à rejeter la terre
Qui colle à moi comme une exacte peau!

Mon cœur lui fait des alliés intimes,
Trop complaisant au jeu des passions...
Compte, pécheur, sur la blanche victime,
Les rouges coups des profanations.

XI

ON LE CLOUE A LA CROIX

Un coup de vin avant cette besogne!
La brute même, ici, renâclerait!
Mais la consigne est de fer. Je suis prêt.
Passe les clous et le marteau : je cogne.

Jésus se laisse attacher à l'autel.
Point de danger qu'encore Il nous échappe.
Si ta justice attend, Père éternel,
Voici le bois et la victime : frappe.

XII

JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Adam chassé, reviens au Paradis :
L'Ange désarme et lève l'interdit ;
Au Jardin mort où triomphait l'épine
L'Arbre de vie à nouveau prend racine.

Le fruit est mûr, lourd à rompre la branche!
C'est Dieu lui-même à notre soif offert :
Cueillons la force à sa tête qui penche,
Buvons l'amour à son flanc entr'ouvert.

XIII

JÉSUS DÉTACHÉ DE LA CROIX

Glaive suprême au cœur de Notre-Dame.
Voyez, enfants douloureux de mon âme,
Sur mes genoux, le doux fils de ma chair
Qu'un sombre peuple a broyé comme un ver.

Fut-il jamais souffrance plus amère
Que celle où boit mon cœur exténué?
L'agneau divin, mon sang, qui l'a tué?
C'est vous, ingrats!... Mais je suis votre Mère.

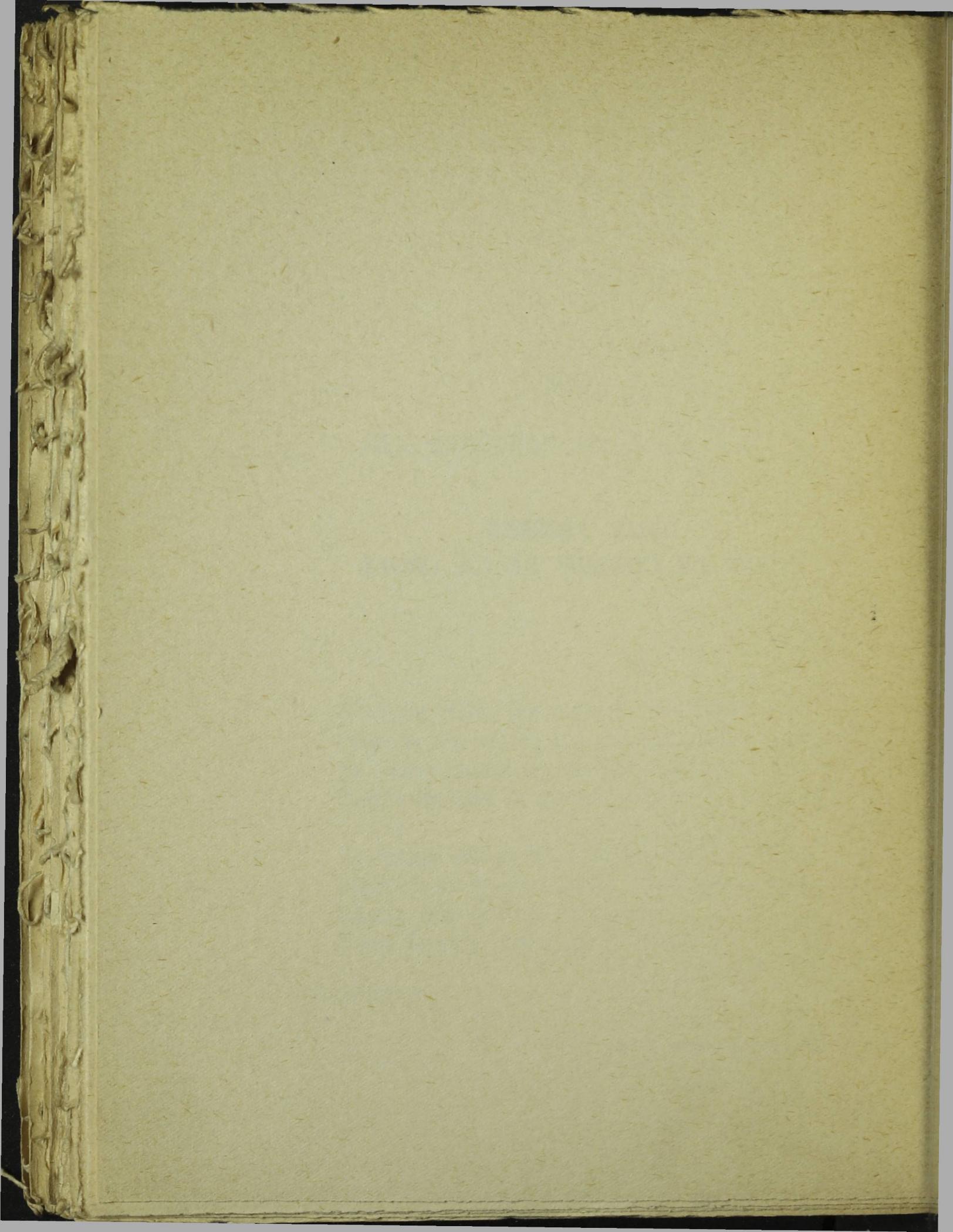
XIV

LES OBSÈQUES DANS LA NUIT

Tout est réglé. Les orgueils sont repus.
Pilate et ses soldats n'y pensent plus.
Le blanc linceul du cortège funèbre
Éclaire un peu la précoce ténèbre.

L'angoisse bat la Ville de ses flots.
Mais sur ce groupe obscur d'âmes qui savent,
Pâques déjà se lève, aube suave,
Parmi la nuit pieuse des sanglots.

DEUX PRIÈRES
APRÈS LE CHEMIN DE LA CROIX



PRIÈRE DU VENDREDI SOIR

Dans la nuit de la neuvième heure,
Le corps blême de Jésus-Christ.
L'air frissonne encor de son cri.
Seul un groupe éploré demeure

Et moi, — Juif ou soldat romain? —
Venu je ne sais d'où ni comme,
Sur mon cœur les péchés de l'homme
Et le sang de Dieu sur mes mains.

A la vague lueur de marbre
De ce blanc cadavre, qui pend
Comme un fruit mûr, si lourd, si grand
Qu'il motive à lui seul tout l'arbre,

Je me vois soudain dépouillé
De mes nom, prénom, pseudonyme,
Et, comme Adam après le Crime,
Honteux d'être nu et souillé.

O nuit du Golgotha, lumière
Du Jugement anticipé,
M'arrachant, de foudres frappé,
A ma fausse paix coutumière!

A mes pieds s'affaissent, flétris,
Les oripeaux de mi-carême
Qui me dérobaient à moi-même
Pour me sauver de mon mépris.

Du néant de mes personnages
Voilà soudain ressuscité
Dans son affreuse nudité
Sous le jour crû des témoignages,

L'enfant prodigue qui gâcha,
Doublant à chaque coup les mises,
Aux jeux coûteux des convoitises
Tous les trésors de son rachat.

Et c'est la fin des folles fêtes!
Le fruit de l'Arbre, en le pressant,
En tirerais-je encor du sang
Pour payer mes dernières dettes?

Mais quoi, voudrais-je blasphémer?
Si Dieu, me livrant à ma honte,
A ce tribunal me confronte
Avec son Fils, mort de m'aimer,

C'est qu'Il veut me gagner, à force
D'amour, à l'éternel Amour,
User des grandes preuves, pour
Dompter ma volonté retorse.

Ah! Dismas, frère bienheureux,
Toi, tu savais comme il faut faire
Pour changer l'aride Calvaire
En un vignoble généreux!

Après que, sur commande, un reître
T'eut pris tes haillons de brigand,
Et lorsque ta croix en tanguant
Te dressa, nu, devant ton Maître,

Tu rejetas, humble et contrit,
Par un aveu sans réticence
La vivace concupiscence
Qui jusqu'au bout colle à l'esprit.

Ce qui te valut la promesse
A mon tour fera mon salut!
Déjà mon cœur ne tremble plus
Et la nuit devient moins épaisse.

Jésus, de la croix détaché,
Déjà rayonne, aube très pure,
Ployant comme une gerbe mûre,
Plus fraternel, plus rapproché,

Sur les genoux de la Madone,
Qui, sol fécond divinement,
A produit le divin Froment
Et qui, moissonné, nous le donne.

PIETA

Notre-Dame des sept Douleurs,
A la ferveur de mon jeune âge
Au bout d'un long pèlerinage
Apparue au milieu des fleurs,

Dans l'église de Lede en Flandre,
Pour prix des plus dévots Ave
Et des pieds meurtris au pavé
Pointu du chemin qui méandre,

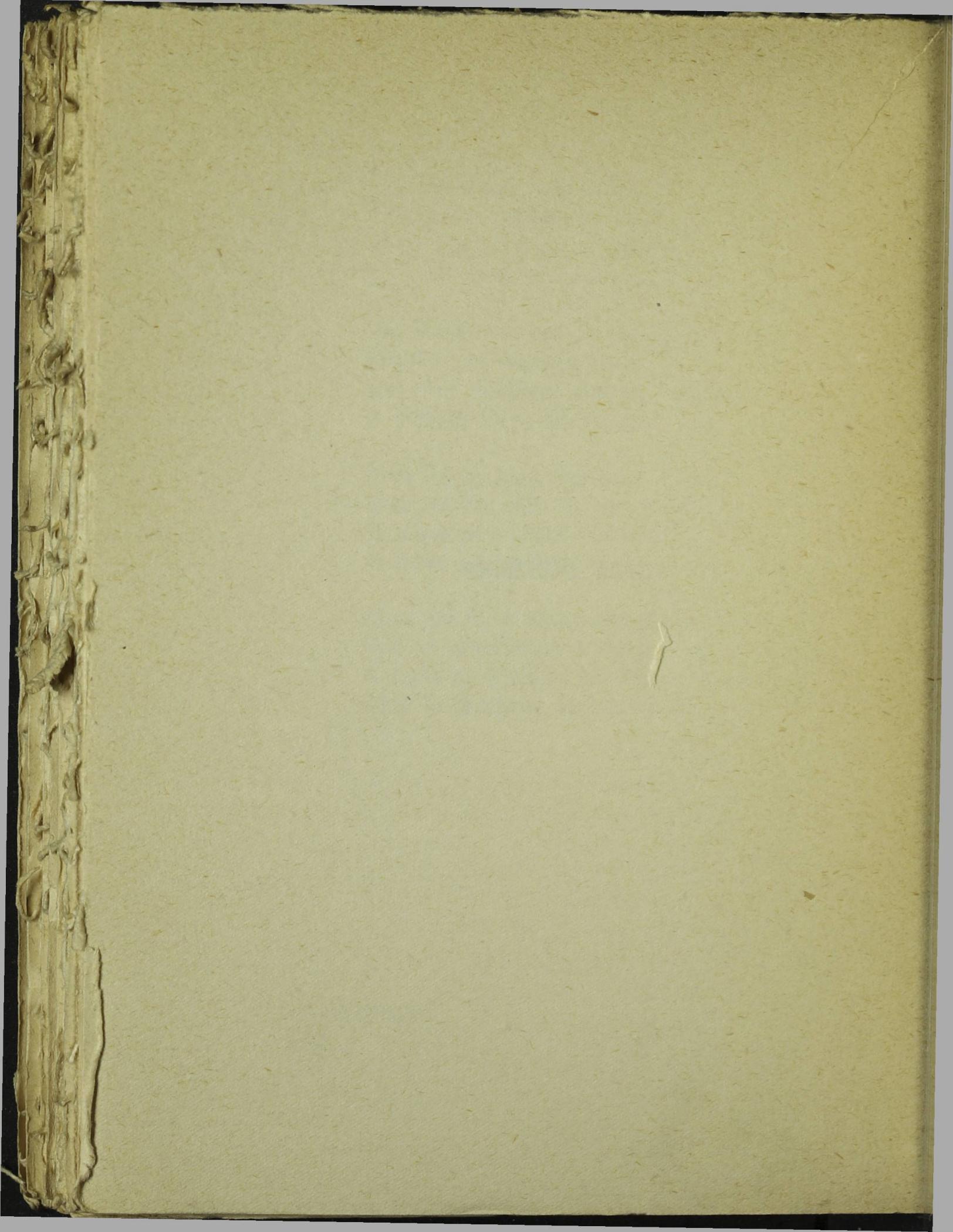
O Notre-Dame qui si tôt
M'apparus tragique héroïne
Avec, plantés dans ta poitrine,
Une couronne de couteaux,

Me voulais-tu, par ce présage,
Préparer au sournois destin
Qui d'un poignard nouveau m'atteint
A chaque étape du voyage?

M'as-tu, ce jour, signifié
Que, las du sable et des ornières,
Je dormirai ma nuit dernière
A l'asile de ta Pitié?

Ainsi soit-il, ô Dame exquise!
Que je m'endorme à tes genoux,
A Lede en Flandre ou n'importe où,
Dans la fraîcheur de ton église!

SUITE FUNÈBRE



I. PROLOGUE

Dies irae, dies illa!
Avant qu'éclate ce jour-là
Qui doit décider, quitte ou double,
Durant cette heure encore à nous,
Prions, mes frères, à genoux,
Pour d'avance écarter le trouble
Où la chair se débat si fort
En flairant le groin de la Mort...

Qu'importe la chair, qu'importe le monde,
L'impassible cours des choses, la ronde
Capricieuse et sûre des saisons,
Et tous ces gestes faux que nous faisons?

Le flux mangera nos châteaux de sable.
Il faut assurer l'âme impérissable,
Ce moi de moi-même, élan responsable.

Mon heure est en marche. Ainsi, chaque jour,
Un peu plus de peine, un peu moins d'amour,
A faire la queue adviendra mon tour.

A poser sans trêve à l'âme déçue,
A faire du rêve un jeu sans issue,
On laisse tarir la grâce reçue.

Mieux vaut dire : allons, c'est pour aujourd'hui.
Que sonne l'appel au cœur de la nuit :
Il faut sans trembler prononcer le oui.

Fol qui se fie à l'ultime seconde.
Faisons, l'esprit libre encore, nos comptes.
Pour le rendre aisé, préparons l'adieu.

Retiendrions-nous d'un appel, d'un geste,
Ce qui doit fuir? Seul importe qui reste :
Le néant s'écoule, — et demeure : Dieu.

2. PRÉPARATIFS

Je la devine, à quelle étrange algèbre
De signes et de bruits dans les ténèbres,
Qui prépare son coup sinistre.
Cambrioleuse, ou chirurgienne?... Elle a beau faire,
Son travail n'est pas si prudent qu'il ne trahisse
Par un fin cliquetis, par un furtif éclair,
Les desseins subtils
De sa trousse aux savants outils.

Elle dispose tout, méticuleusement,
Sans heurt et sans arrêt, comme l'horloge,
Si sûre de ses instruments.

Elle en éprouve la pointe, en interroge,
Avec le calme orgueil du virtuose,
La finesse précise et la docilité.

Elle est sans hâte et sans honte,
Voleuse du temps pour le compte
De l'éternité.

Depuis des siècles il n'est heure
Qu'on ne parle d'elle partout :
De ses coups d'audace, de son impunité.

Elle est mille, elle est une, debout
Dans un coin de chaque demeure.
Inconnue, elle est familière, et l'on admet
Sa victoire. Lointaine, on s'y résigne.

Mais quand elle vient d'opérer tout près,
Le plus brave se signe.

3. *LE MOMENT DIT SUPRÊME*

Toc! Toc! — Entrez!... Oh! déjà toi?
Ote ce loup, montre-toi nue ;
Va! je t'ai vite reconnue :
Tu es la Mort! Tu as de longs doigts
D'avare, et sous ton mince drap
Couleur de nuit ou de fumée,
Pointent des côtes d'affamée.
Ta tête aussi, je la connais :
J'en gardai longtemps sur ma table
Un bon fac-similé en plâtre,
(Mais toi, tes yeux sont plus profonds :
Je vois l'éternité au fond).
Dis vite, que viens-tu me prendre?
Mon âme? Tu ne peux l'atteindre :
J'attends, pour la lui rendre, Dieu.
Mon cœur? Je l'ai — dans quel naufrage? —
Laisse sur un lointain rivage
Sans penser à lui dire adieu.

Mes rêves? Tâche de saisir
Et garde en tes mains ajourées,
Dame, si c'est ton bon plaisir,
Ces vifs oiseaux de mon désir
Aux ailes si vite apeurées!
Que cherches-tu, voleuse, encor?
Mon nom? Je n'en ai plus. De l'or?
Ma belle, tu t'es trompée de porte :
L'or ici n'est jamais entré,
Comment voudrais-tu qu'il en sorte?
Mes œuvres? Ce baluchon plat,
Ouvre-le, c'est elles : poussière ;
Les vers mêmes n'en voudraient pas.
Voici la fin de l'inventaire.
Décide-toi, veux-tu mon corps?
Tu l'as si longtemps convoité
Qu'il est déjà tien à moitié.
Bon gré, mal gré, je te l'accorde.
Et maintenant, recule un peu,
Efface-toi dans ce coin d'ombre
Devant le prêtre portant Dieu...

Le jour casse, la terre sombre,
Mon âme crie et tout à coup
Choit ou bondit, comment savoir?
Dans l'éclair d'un vertige noir,
Et se tient nue, haletante, debout,
Devant mon Juge qui sait tout!

4. LA MESURE

Voici le menuisier, compétent et précis,
Qui vient mesurer mon cadavre.
Il vit depuis toujours, ce petit homme glabre :
Quel filon, son travail que la Mort apprécie!

Il ôte ses sabots au bas de l'escalier,
Mais on entend un peu les marches pépier
Sous la prudence de son pied.

Dans la chambre aux stores baissés
Où l'odeur de la cire absorbe et bientôt nie
Les parfums défaillants du papier d'Arménie,
Je le reçois. Il connaît la cérémonie.
— Vas-y, mon vieux. Je dors très bien, tu sais!

Il se signe ; puis dépliant son mètre jaune,
Silencieusement il toise, il aune.
Ah! le dernier tailleur pour le dernier complet!
— Pour demain soir sans faute, s'il te plaît!

Tandis qu'au bourg, selon les rites,
Avec des mines hypocrites,
M'inventant de vagues mérites,
Les gens loueront mes paroles, mes actes,
Il saura, lui, tout seul, ma taille exacte.

Mais quelque hâte qu'il ait mise
A auner ce gueux en chemise,
Il est venu trop tard :
Dieu qui me tient sous sa lumière nue
M'a fait lire mon nom, ma mesure inconnue
Dans un éclair de son regard.

5. LETTRES DE PART

C'est le lâcher des faire-part.
Les feuillets blancs bordés de noir
S'abattent, vols d'oiseaux polaires,
Et font de l'ombre dans les yeux.
Ennui, surprise ou désespoir ?
Après-demain, quelques messieurs
— des hommes noirs bordés de blanc —
Feront de l'ombre dans les rues.

Si peu, si peu original,
Le fait-divers que leur apporte
Cette encre fraîche à l'odeur forte!
— « Il était de quatre-vingt-onze...
Il n'a vécu qu'autant d'années! »
(On ne me pleure pas, on compte.)
Mais ce document officiel
Ne saurait dire l'essentiel :
Si mon âme est sainte ou damnée.

6. *LIT DE PARADE*

Sur la maigreur de mon corps
La chasuble noire et roide
Que rehausse un galon d'or.

On a noué mes mains froides
Sur un petit crucifix :
Ce trésor-là me suffit.

Sous la dentelle de l'aube
Le bord noir de la soutane
Et les bas au fil grossier.

L'air ensemble digne et pauvre.
Bien. La pompe te messied,
Vieux frère fripé, frère âne.

Ma face aux pâleurs de cire
Fait songer aux très vieux saints
Dans leurs châsses d'or déteint.

Mais Dieu seul pourrait nous dire
Si notre comparaison
Est sagesse ou déraison.

7. VISITES

Maintenant peut commencer
L'officielle visite
Des vivants au trépassé.

La plupart ont l'air pressé :
Leur *Pater* s'achève vite ;
Ils s'enfuient, comme chassés
Par mon silence immobile.
Pourquoi se détournent-ils ?
La peur de se reconnaître ?
(Mais on étouffe, il est vrai :
Si l'on ouvrait la fenêtre
Pour laisser entrer l'air frais ?)

Pourtant, parfois une femme
Pense vraiment à mon âme,
Et son geste rituel
Qui d'eau bénite m'asperge
(Entends crépiter le cierge!)
Veut m'escorter jusqu'au ciel.

Les gouttelettes tombées
Du tremblant rameau de buis
Sur mes paupières bombées,
Sur mon front et mes pommettes,
Pitoyables, y remettent,
Sueurs des dernières nuits,
Larmes du suprême adieu,
Un semblant de vie, un peu
De misère ou de tendresse.
(La vie est si belle, ô Dieu,
Que l'image émeut encor
De son ultime faiblesse
Ou de son ultime effort!)

* * *

Bonnes gens qui venez me voir,
Saintes victimes du devoir,

Pardonnez-moi : c'est à regret
Que par ma mort je vous distrais

De vos calculs très importants.
Je ne sais plus le prix du temps,

Maintenant que Dieu m'a compté
Le prix de mon éternité.

* * *

Souffrez, messieurs, que je retienne
Deux ou trois obscures chrétiennes,

Lampes des funèbres veillées,
Saintes femmes agenouillées

Aux abords de tous les Calvaires,
Portant le baume et le suaire,

Au pied de toutes les potences,
Faisant pour d'autres pénitence,

Et prenant la bonté du Père
Aux rets naïfs de leurs rosaires...

* * *

Ce sont de très vieilles amies
Dont je n'ai jamais su le nom,
Usées au travail, et qui n'ont
Que leur humble pitié qui prie.

On les voit, dans leur mante sombre,
Choses d'ombre à genoux dans l'ombre,
Après la messe ou le salut,
Quand la nef ne s'éclaire plus
Que, sur la herse aux pieds du Christ,
D'un bout de cierge maigre et triste.

Usées au travail, elles n'ont
Que leur humble pitié qui prie.
Ce sont de très vieilles amies
Dont je n'ai jamais su le nom ;
Veuves peut-être, ou vieilles filles,
Ames de grâce et de fraîcheur...

Saintes femmes, soyez bénies,
Priez pour le pauvre pécheur.

8. CORTÈGE

Allongé roide au fond d'une pirogue sombre
— Ou d'un cercueil qui tangué au pas de ses porteurs ? —
Mon corps gainé de bois descend avec lenteur
Le fleuve sans remous où toute chose sombre.

Un cortège funèbre. En avril! Tout ce noir
Sous le ciel pavoisé bleu et blanc, dans les rues
Où le soleil allume aux murs des blancheurs crues
Et ravive le rouge aux briques du trottoir!

Puis l'escale à l'église : oh! la paix de ce hâvre,
Avec le bercement, comme de flots lointains,
Des orgues, et la brise ample des chants latins,
Et le pardon, encor, sur l'impuissant cadavre.

Cimetière. Ce bourg exclu du bourg vivant,
La paroisse des morts à l'ombre de l'oubli.
Le temps y coulera sur moi sans faire un pli.
Fixité des yeux morts sous le monde mouvant...

Cependant que ma chair, aux vers abandonnée,
Attend que la Trompette ordonne son réveil,
Seigneur, prends en pitié mon âme et, pardonnée,
(Qu'importe que mon œuvre ici-bas soit fanée)
L'introduis à jamais, de grâce couronnée,
Dans ta gloire dont l'ombre éblouit le soleil!

TABLE DES MATIÈRES

PRÉLUDES

Préludes.

A d'autres...	11
Seigneur, leur oserai-je offrir...	12
Il n'était ni roi, ni seigneur,...	14

PREMIÈRE PARTIE

Le poète et la nature.

Canicule.	19
Spleen	20
Le ciel est d'un azur parfait	21
Le dimanche d'été	23
Septembre.	25
Automne	26
Par les soirs de grand vent...	27

Le poète et son cœur.

Élégie.	28
Quelquefois on passe...	30
Le mystère des yeux	31
L'œuvre humaine	32
Histoire	33
Poussière	35
Symbole.	37
Épreuve	38
Pinson aveugle.	40
Prière à la mort	41

Le soir	42
Évasion	43
L'île	45
Le bonheur	47

Le poète et les hommes.

Pour une humble morte	49
Trains nocturnes.	50
Les suicidés	52
La menace	56
Civilisation	57
Pentecôte	59

INTERLUDES

Anticipation.

Obsèques	63
Après le service	65
Ensuite	66
Et puis...	68
Enfin	70
Épilogue.	73

Les Chemins de la mer.

Fuite	77
Solitude	78
Message	79
Communion	80
Soleil de minuit	81
Finale	83

Quatre chansons un peu tristes.

Le bonheur m'a visité...	89
O soleil sur le village...	90
La route est longue...	92
Le temps n'est plus des orages...	94

Petite suite nocturne.

1 Lampes du soir.	97
2 La lune romantique	99
3 Nocturne du 24 décembre.	101
4 Nuit d'été.	102
5 Visite à la terre	103

6	Insomnie	105
7	Petite gare	107
8	Maison vide	109
9	La grande solitude	111

DEUXIÈME PARTIE

Le poète devant Dieu.

	Misereor	115
	Effigie	116
	La toise	117
	Le secret	118
	Humoresque	119
	Diptyque de la tentation	120
	Le pécheur	122
	La prière difficile	123
	Acquiescement	125
	Récollecion	127
	Inscriptions pour un Chemin de Croix	131
	Prière du vendredi soir	147
	Pieta	151

Suite funèbre.

1	Prologue	155
2	Préparatifs	157
3	Le moment dit suprême	159
4	La mesure	161
5	Lettres de part	163
6	Lit de parade	165
7	Visites	167
8	Cortège	171

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

